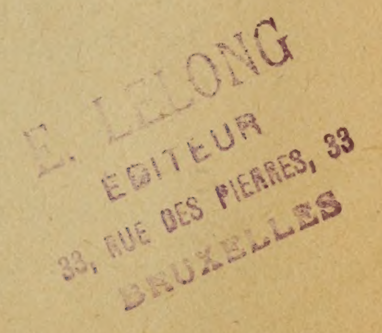
Mai 6 — 69



# Monologues

COMIQUES ET DRAMATIQUES



E. GRENET-DANCOURT

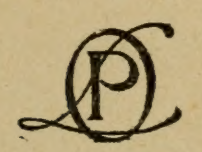
# Monologues

## COMIQUES ET DRAMATIQUES

DITS PAR MM.

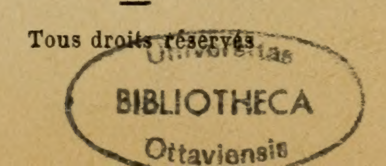
COQUELIN aîné, MOUNET-SULLY, WORMS, COQUELIN cadet
et GARNIER, de la *Comédie-Française;*
POREL, AMAURY, BRÉMONT, TOUZÉ, PEUTAT et RITEL, de l'*Odéon*;
DIEUDONNÉ et LÉON RICQUIER, du *Vaudeville*;
GALIPAUX, du *Palais-Royal*;
TERVIL, des *Variétés*; G. RUEF et DUARD, du *Conservatoire*;
M^lle SCHMIDT, de l'*Ambigu*, etc., etc.

QUARANTE ET UNIÈME ÉDITION



PARIS
*Société d'Éditions Littéraires et Artistiques*
LIBRAIRIE OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50





# MONOLOGUES

## COMIQUES ET DRAMATIQUES

---

## LE POÈTE

POÉSIE

*te par* M. Brémont, *du théâtre national de l'Odéon.*

---

A mon ami Émile Goudeau.

Enfants, tournez un peu la tête
Vers cet homme silencieux
Qui, là-bas, contemple les cieux
C'est un poète !

Si jamais son regard s'arrête
Sur vos fronts candides et doux
Petits enfants, découvrez-vous :
C'est un poète !

Sa mise, hélas! n'est point coquette,
Son vêtement au soleil luit,
Enfants, ne riez pas de lui :
C'est un poète!

C'est sous les toits qu'est sa chambrette,
L'hiver, la bise y souffle dur,
Mais il est plus près de l'azur :
C'est un poète!

Souvent, il n'a pas une miette
A pouvoir mettre sous ses dents,
Il mâche alors des vers ardents :
C'est un poète!

Il chante la nature en fête,
L'ombre des nuits, les feux du jour,
Les oiseaux, les fleurs et l'amour :
C'est un poète!

Lorsqu'il va, cheveux en tempête,
Et nez au vent, sans savoir où,
Tout le monde dit : C'est un fou
— C'est un poète!

Sans que son cœur s'en inquiète,
Il sait qu'il ira, c'est fatal,
Mourir un jour à l'hôpital :
C'est un poète!

Mais lorsque la mort qu'il souhaite,
Sur son aile l'emportera,
Le ciel devant lui s'ouvrira :
C'est un poète!

# CREDO D'AMOUR

## POÉSIE

*Dite par* M. Dieudonné, *du théâtre du Vaudeville.*

---

A M. Théodore de Banville.

Lorsque j'avais vingt ans, je croyais que l'amour
N'était qu'une chimère, un caprice d'un jour;
Ce n'est, pensais-je alors, qu'un sentiment frivole,
Un charmant oiselet qui, rapide, s'envole
Pour toujours, lorsqu'il a, souriant et moqueur,
D'un coup d'aile en passant, effleuré notre cœur;
Un aimable désir qu'impose la nature,
Et qui varie au gré de la température;
Aussi, quand je voyais passer sur le chemin,
Les yeux au fond des yeux et la main dans la main,
Des groupes enlacés, leur figure ravie
De rire me donnait tout aussitôt l'envie.

Je suivais dans les bois leurs pas silencieux,
Et j'écoutais — blotti dans l'herbe jusqu'aux yeux,
Les serments qu'échangeaient, sous les voûtes ombreuses,
Avec leurs amoureux les pâles amoureuses :
Tu m'aimes?
— Je t'adore.
— Est-ce bien vrai?
— Pourquoi
Douter?
— Oui, c'est très mal et je veux croire en toi.
Oh! vois comme là-haut scintillent les étoiles,
La nuit pour nous sourire a soulevé ses voiles.
— Il fait beau.
— N'est-ce pas qu'on voudrait mourir, dis?
— J'y pensais.
— S'en aller ensemble au Paradis,
Quitter sans bruit la terre et sur la même nue
Monter tout doucement vers la sphère inconnue,
Voir l'univers entier dans la brume du soir
S'effacer lentement, et puis ne plus le voir,
Envoyer des baisers à la brise qui passe,
Ravissant les secrets des mortels dans l'espace,
Et se dire : Je t'aime, et le redire encor
Au milieu de l'azur et des étoiles d'or!

Veux-tu mourir?

— Moi? Non, cher amour, je veux vivre,
Pour entendre ta voix dont le charme m'enivre,
Pour noyer dans tes yeux mes yeux, pour écouter
Près de mon cœur ton cœur frémir et palpiter,
Pour prendre dans ma main ta petite main blanche,
Et courir avec toi dans les bois, le dimanche;
Vivre, pour dénouer et baiser tes cheveux,
Pour étreindre en mes bras ton corps souple et nerveux,
Et t'entendre à la fin — palpitante et ravie,
Murmurer doucement : Comme c'est bon, la vie!

Et moi, j'étais toujours couché dans les genêts,
Me disant : Ces amants sont-ils assez benêts?
Sont-ils assez naïfs, l'homme comme la femme.
Toujours même chanson et toujours même gamme!
Pas un n'a le dessein de tenir son serment,
Et pas un cependant ne croit que l'autre ment.
Leur ardeur? — feu de paille! Et leurs discours? — fumée
Que dissipe en son vol la brise parfumée.
Ils jurent de s'aimer toujours? — Vienne demain,
Vous ne les verrez plus sur le même chemin.
Éternité? — chimère! Aimer, être aimé? — rêve! —
Qu'emporte sur son aile, en fuyant, l'heure brève.

C'est ainsi que jadis — lorsque j'avais vingt ans,
Je comprenais l'amour. — On change avec le temps.

C'est dans le même bois tranquille et solitaire,
Que j'ai compris un jour l'adorable mystère :
Du sol, Avril avait tiré son habit vert,
Et, pimpant, regardait s'enfuir au loin l'hiver;
Les fleurs discrètement sortaient leur nez de l'herbe;
La brise caressait la cime encore imberbe
Des vieux arbres géants et courbait les roseaux,
D'où par bandes fuyaient épeurés les oiseaux;
Le ruisseau, dont la voix chantait douce et plaintive,
Roulait sous le ciel bleu son onde fugitive;
Le soleil irisait l'aile des papillons,
Et, prodigue de l'or de ses premiers rayons,
Poudrant et pailletant les mousses étalées,
Les ajoncs, les taillis, le sable des allées,
A tout jetait un peu de son ruissellement :
Aux feuilles, une perle; aux fleurs, un diamant.

Mais des voix chuchotant dans la sente fleurie
Viennent subitement troubler ma rêverie.
Je regarde, et je vois s'avancer à pas lents,
Bras dessus, bras dessous, deux vieillards chancelants,

La femme et le mari; sous la verte feuillée,
Ils devisent tout bas, et, la vieille, égayée,
Rit des propos badins de son coquin d'époux,
Et finit par lui dire : « Ah! monsieur, taisez-vous. »
Mais monsieur n'en fait rien; de ses vieilles mains blanches,
Il écarte avec soin devant elle les branches,
Et lui montrant un banc à demi vermoulu :
Si l'on s'asseyait là quelques instants, veux-tu?
— Non, tu vas t'enrhumer.
— Et toi tu seras lasse!
Viens donc t'asseoir avant que ce bon soleil passe.
Et les voilà tous deux côte à côte, et jasant
Du bon vieux temps passé, meilleur que le présent!
Du temps où l'on venait, par les nuits étoilées,
S'égarer tous les deux dans ces mêmes allées;
Du temps trop vite enfui des premières amours,
Où l'on n'avait qu'un mot sur les lèvres : toujours!
Tout revit à leurs yeux : les promesses lointaines,
Les serments échangés, les bonheurs et les peines,
Les projets d'avenir que l'on formait tout bas,
Les baisers qu'on volait après de longs débats,
Et... qu'on rendait; et puis leurs noces, en décembre;
Et même la couleur du papier de la chambre
Où... naquit leur enfant; — un homme maintenant,

Mais qui n'a pas écrit depuis le jour de l'an.
Puis ce sont les amis couchés au cimetière,
Dont l'ancien souvenir vient mouiller leur paupière!
C'est qu'il faudra bientôt les rejoindre là-bas,
On a travaillé dur, on est vieux, on est las.
Et chacun devinant tout ce que l'autre pense
Ils se serrent la main et pleurent en silence,
Puis, s'essuyant les yeux, mi-pleurant, mi-riant,
Ils reprennent bientôt leur route en babillant.

Mon regard les suivit longtemps sous la ramure,
Et longtemps de leurs voix j'entendis le murmure,
Puis, plus rien, j'étais seul. Et c'est depuis ce jour,
Depuis ce jour béni, que je crois à l'amour!

# LES VAGABONDS

POÉSIE

*Dite par* M. Worms, *sociétaire de la Comédie-Française.*

---

A M. Bonjean.

Un enfant est conduit devant le tribunal,
On l'a pincé, — rôdant sur les bords du canal,
— A minuit, et l'agent, que ce trait hardi pose,
Le narre au président, et gravement dépose
Qu'à dormir sous un pont l'enfant se préparait.
— Eh bien, vous entendez, dit le juge, il paraît
Que l'on est sans travail et que l'on vagabonde?
Et le gamin muet penche sa tête blonde,
Se demandant pourquoi ces gens ne veulent pas
Qu'il soit libre d'aller où le portent ses pas?...
Les grands bois d'alentour ne refusent pas l'ombre
A l'oiselet blotti dans leur feuillage sombre...

Est-il moins qu'un oiseau? n'a-t-il pas comme lui
Un peu droit de chanter lorsque le soleil luit,
Et comme lui le droit de clore la paupière,
Sinon sur une branche, au moins sur une pierre?

— Voyons, reprend le juge, il faut parler un peu.
L'enfant lève, inquiet, son œil limpide et bleu.
— Ton nom?
— Dam, chez nous, c'est... l'*Avorton* qu'on [me nomme.
— Que fait ton père?
— Mort.
— Ta mère?
— Avec un [homme.
— Où logent-ils tous deux?
— Oh! bien loin, tout là-bas.
— A Paris?... Réponds donc!
— Monsieur, je ne sais pas.
— Tu le sais, allons, parle, ou crains que la justice
Dans toute sa rigueur sur toi s'appesantisse!
Parle, à rester muet tu n'as pas d'intérêt.
— C'est que...
— Quoi?
— C'est que l'homme à maman [me battrait.
— Il te bat?

— Oui.
— Pourquoi?
— Dam, parce que je mange.
Puis, les enfants, il dit que cela le dérange.
Maman aussi disait que j'ai trop d'appétit,
Et m'appelait... un *monstre*, alors, moi, j'ai parti.
— Enfin, de quoi vis-tu?
— Du pain que l'on me donne.
— Tu n'es pas honteux donc?
— Ça fait mal à personne.
— On travaille à ton âge!
— On ne m'a pas appris.
— Enfin que faisais-tu, lorsque l'agent t'a pris?
— Rien, j'allais me coucher.
— A terre?
— Oui, par terre.
— C'est très mal, dit le juge, avec un ton sévère.

Le substitut se lève, et, d'un ton solennel,
Dit que l'on doit punir ce jeune criminel,
Que depuis trop longtemps déjà Paris regorge
De bandits qui la nuit vous prennent à la gorge.
Celui-là, dira-t-on, n'est encor qu'un enfant,
Qui ne sait ce qu'il fait, que son âge défend!

Non, non, il faut qu'ici la justice sévisse,
Et tranche sans pitié dans son germe le vice.
Tous les bandits d'ailleurs sont bandits en naissant,
Et l'âge ne fait pas que l'on soit innocent.
Quiconque a violé la loi, qu'on le condamne!

Ah! comme, avec plaisir, j'aurais giflé cet âne,
Et l'aurais appelé brute en plein tribunal,
Sans le respect que j'ai... pour le municipal.
Qu'on le condamne! Eh non, triple sot, qu'on l'instruis
Un enfant en prison, c'est une âme qu'on brise,
Une fleur qu'on arrache, un pauvre oiseau blessé
Qu'on met en cage, avant que de l'avoir pansé.
C'est un cœur commençant à palpiter à peine,
Dans lequel, goutte à goutte, on fait couler la haine.
Pour vivre, pour aimer, pour croire, pour bénir,
Et, fuyant le passé, marcher vers l'avenir,
Il faut qu'il ait le ciel au-dessus de sa tête,
Et ce n'est pas pour lui que la prison est faite.
C'est une immonde école, où le pauvre être, hélas!
Apprend bientôt du mal tout ce qu'il n'en sait pas.
Oui, c'est là qu'il se perd, et c'est un crime en somme
D'y jeter un enfant, car c'est tuer un homme!

Ne croyez pas au moins que je veuille aux pavés
Rendre les vagabonds par les faubourgs bavés ;
Non, je ne prétends pas qu'il faille qu'on délivre
Un enfant que de vols on peut supposer vivre ;
Je dis que sur la pente il faut le retenir,
Chercher à le sauver avant de le punir,
Remplacer la prison par l'asile et l'école,
Et les coups du geôlier par la saine parole
D'un maître qui, cherchant à le rendre meilleur,
Saura bien découvrir le chemin de son cœur !

Mais j'entends murmurer que je heurte l'usage,
Et, qu'en tous ses arrêts, la justice est très sage,
Que j'ai tort d'oublier que la loi c'est la loi,
Et devrais bien garder ma harangue pour moi.
Je sais qu'à discourir en vain je me hasarde,
Et qu'on continuera, sans même y prendre garde,
— Pour bien prouver à tous que le système est bon, —
A faire un assassin de chaque vagabond.

Cependant je ne puis me résoudre à me taire,
Et qu'ici mon avis soit ou non salutaire,
Je parlerai quand même : Oui, je veux prendre en mains
La cause des enfants qui vont par les chemins,

Sans pain et sans souliers, errant à l'aventure,
Et n'ayant que le ciel du bon Dieu pour toiture.
C'est parce qu'ils y sont souvent trop malheureux,
Que ces pauvres martyrs s'en vont tous de chez eux.
Ah ! vous n'avez jamais, de près, vu la misère,
Et vous ne savez pas, quand votre enfant se serre
Doucement contre vous, qu'il est de noirs taudis
Où ces anges du ciel en naissant sont maudits ;
Vous ne vous doutez pas qu'il existe des mères
Pour qui ces chers petits sont des charges amères ;
Qu'il en est qui n'ont pas l'instinct de l'animal,
Et dressent leurs enfants, elles-mêmes, au mal ;
Que tel père au logis revient ivre sans cesse ;
Que telle mère enfin s'avilit et s'abaisse
Jusques à recevoir devant eux ses amants,
Et les rendre témoins de ses embrassements !
Eh bien ! répondez-moi : Peut-on, je le demande,
Exiger que du vice un enfant se défende,
Et ne succombe pas dans de pareils milieux ?
Hélas ! qui donc sait si, lorsqu'il remonte aux cieux,
Chassé par les lueurs de l'aube, leur bon ange
N'emporte pas lui-même à l'aile un peu de fange ?

De grâce, ayons pitié de ces pauvres petits

ır qui tous les malheurs se sont appesantis.
ı nom du Dieu puissant qui de là-haut nous juge,
ffrons à ces enfants un asile, un refuge;
ue pour eux à jamais se ferme la prison,
clairons leur esprit et forgeons leur raison.
en grandes ouvrons-leur les portes de l'école,
ettons-leur dans la main le livre qui console,
ontrons-leur le respect des autres et de soi,
ans leur cœur réveillé faisons germer la foi,
ces foyers éteints communiquons la flamme
ui soudain fera naître et grandir en leur âme
es sentiments, qu'en lui, tout homme doit avoir:
amour de la patrie et l'amour du devoir!

h! oui, tendons les mains à l'enfant sans demeure,
ans ouvrage, sans pain, sans famille, et qui pleure
uvrons-lui bras et cœur, et cherchons le moyen —
i bas qu'il soit tombé — d'en faire un citoyen!

# UNE ENVIE

MONOLOGUE

*Dit par* M. Porel, *du théâtre national de l'Odéon.*

---

A monsieur Eudel.

Plus je vieillis, mes chers amis,
Et plus je sens grandir l'envie
D'aller loin, bien loin de Paris,
M'enterrer et finir ma vie.

Dans quelque coin, je choisirai
Une maisonnette, un cottage,
Où, sans bruit, je me blottirai
Ainsi qu'un oiseau dans sa cage

Petite sera ma maison, —
Deux pièces ? — Oui, cuisine et chambre ;
Des fleurs dans la belle saison,
De bonnes bûches en décembre,

Quelque Jeanneton de là-bas
Viendra me repriser mes nippes,
Tandis que l'œil sur ses appas...
Eh bien ! non, j'aurai des principes.

Je prierai monsieur le curé
De m'adresser quelque dévote,
Qui marmottera des *ave*,
En raccommodant ma culotte.

L'hiver, assis au coin du feu,
L'été, sous ma verte tonnelle,
J'attendrai que, dans le ciel bleu,
La première étoile étincelle.

Alors, gagné par le sommeil,
Dans mon lit aux rideaux de serge,
J'allongerai mon corps pareil
Au corps nonchalant d'une vierge.

Le matin, je boirai du lait,
Du lait que je trairai moi-même,
En fredonnant quelque couplet,
Ou récitant quelque poème.

J'aurai toute une basse-cour,
Des poulets, des canards, des oies,
Des cochons dont avec amour
Mes deux mains lustreront les soies.

Tout le jour je jardinerai,
Semant navets, poireaux, ciboules,
Et tous les dimanches j'irai
Sur la place jouer au boules.

Tous les dimanches, c'est plus fort,
J'irai gravement à la messe,
Peut-être ferai-je l'effort
D'aller quelquefois à confesse.

Je suivrai les processions
Avec une chandelle énorme.
Je suis plein d'imperfections,
Il est temps que je les réforme.

Parfois, j'irai faire un loto, —
Car, il faut aussi se distraire,
— Un whist ou bien un domino,
Chez le docteur ou chez le maire.

Je vivrai là-bas, inconnu,
Modeste, chaste et bien tranquille,
Loin de ce monde saugrenu
Qui fourmille dans la grand'ville.

Oh ! que je m'amuserai bien !
Je lirai Mathieu de la Drôme ;
Ni livres, ni journaux, rien, rien,
De Paris m'apportant l'arome.

Quel plaisir trouve-t-on, Paris,
A chevaucher sur ton bitume,
Entre des arbres rabougris
Que la chaleur du gaz consume?

Ne vaut-il pas mieux sous les cieux
Voir briller le soc des charrues,
Qu'entendre grincer les essieux
De tes vieux fiacres dans tes rues?

Ne serai-je pas plus heureux
Avec les gens de la campagne,
Qu'avec tous tes boursiers véreux
Qu'attend la prison ou le bagne?

N'aurai-je pas plus de plaisir
A voir quelque robuste fille
Au torse impossible à saisir,
Que tes squelettes de Mabille?

Paris est le berceau des arts!
Murmure-t-on à mes oreilles :
Ses beautés lassent mes regards,
En demeurant toujours pareilles.

Du plus humble moulin à vent
La primitive architecture
Ne charme-t-elle pas souvent
Plus que tes merveilles, sculpture?

Que voit-on de nouveau jamais?
Rien ne change, rien ne varie
A part ministères, préfets,
Et schakos de l'infanterie.

Le théâtre devient malsain :
Des pièces de plus en plus sales
Sur l'utilité du vaccin,
Écrites dans l'argot des halles.

En politique, calme plat!
Tout ce que la Chambre décrète
Est repoussé par le Sénat.
L'une dit : Marche! Et l'autre : Arrête!

Paris? — Paris est un enfer,
Un profond et hideux abîme!
Emporte-moi, chemin de fer,
Et qu'un peu d'air pur me ranime.

Qu'ai-je à faire avant mon départ?
(*Cherchant dans sa mémoire.*)
Ce soir je soupe avec Lucile
A six heures... suis en retard.
Demain, première au Vaudeville.

Samedi, bal à l'Opéra.
Au bois, dimanche, courses plates.
Le soir, chez Jeanne, on dansera.
Lundi, reprise des *Pirates*.

Bon!... promis d'aller dans un mois
Pendre crémaillère chez... Chose.
Et le déjeuner dans les bois,
Depuis trois ans promis à Rose!

Allons! il faut attendre encor,
Il faut encor traîner la chaîne.
Il faut, chassant les rêves d'or,
Attendre la saison prochaine.

Plus je vieillis, mes chers amis,
Et plus je sens grandir l'envie
D'aller loin, bien loin de Paris,
M'enterrer et finir ma vie!

# A L'AMPHITHEÂTRE

Maurice Rollinat.

Des boyaux déroulés serpentent sur la dalle.
Les cadavres sont mûrs et même déjà verts.
Un silence pesant règne dedans la salle,
Si pesant qu'on entend presque grouiller les vers.

Un carabin maigre entre et plonge sa main sale
Dans les intestins mous et les ventres ouverts ;
Puis dans un coin ramasse une épine dorsale,
Qu'il dissèque avec soin en récitant des vers.

Il est là, tout entier à sa noire besogne,
Tournant et retournant son morceau de charogne,
Et moi, je le regarde, écœuré, frémissant :

Destin sombre et fatal ! — voilà donc où tu mènes ?
C'est donc là votre fin, jouissances humaines ?
Quelques lambeaux de chair et des caillots de sang.

# PETITE FERME

POÉSIE

*Dite par* M. ALBERT RUEFF,
*membre de la Société de lecture et de récitation.*

---

A mon ami LELOIR, de la Comédie-Française.

Assise au seuil de la ferme,
La grosse servante coud;
Du corsage ouvert au cou,
S'échappe une gorge ferme.

A ses pieds, couchés en rond,
Deux matous à robe rousse,
Grisés par la chaleur douce
Du soleil, font leur ronron,

Pataud, le vieux chien de garde,
A l'air de faire la cour
Aux coqs de la basse-cour,
Et vaguement les regarde,

Sur le toit de la maison,
Un jeune pigeon roucoule,
Et la fontaine qui coule
Accompagne sa chanson.

Une belle vache suisse
Dans l'herbe haute s'ébat;
Sa queue en cadence bat
Tantôt son flanc ou sa cuisse.

Plus loin, un cochon poursuit
Sa gente dame, mais elle
Récompense mal son zèle,
Et sans répondre s'enfuit.

Une poulette coquette
Lisse son manteau soyeux,
Tout en faisant les doux yeux
A certain coq en goguette.

L'âne, attaché par le cou,
Aperçoit un brin de paille,
Et pour l'atteindre il tiraille
Tant, qu'il casse son licou.

Au fond du verger deux hommes
Levant le nez et le bec,
Font dégringoler, avec
Un bâton très long, les pommes.

Un immense peuplier
Devant la maison balance
Son corps qui tout droit s'élance,
Et que rien ne peut plier.

Par la fenêtre entr'ouverte,
On aperçoit le dressoir,
Et pour le repas du soir
La table déjà couverte.

Et dans l'ombre le profil
D'une vieille en coiffe blanche,
Qui hache sur une planche
Des oignons et du persil.

Au feu, le ragoût mijote,
Et pour que ça soit parfait,
La vieille grand'mère fait
Une sauce ravigote,

Trois bébés roses, joufflus,
Regardent danser la sauce,
Et le plus petit se hausse
Pour voir les glougous du jus.

Puis l'on saute et l'on se roule
Avec des cris de bonheur :
Ça sent si bon, que l'odeur
De la cuisine les saoûle.

La mère, dans son fauteuil,
Caresse la blonde tête
De son dernier qu'elle allaite,
Et suit tout du coin de l'œil.

Mais le ciel devient tout rouge,
Et le soleil radieux
Éteint lentement ses feux
Dans la brume où rien ne bouge.

Ding, din, don ! Din, don, — répond
L'écho. La servante laisse
Là son aiguille, et se baisse
Pour retrousser son jupon.

Elle fait une cravache
Avec un brin de bouleau,
Et conduit au bord de l'eau
Les cochons, l'âne et la vache.

La ferme est pleine de cris ;
C'est un bruit épouvantable
Autour de la longue table
Où, d'assaut, les plats sont pris.

Au milieu, le maître jase
Et raconte à tous comment
Se perd un gouvernement,
Mais sans achever sa phrase.

Tous dorment, car ils sont las.
Puis bientôt chacun se lève
Et court achever son rêve
Sur le dos d'un matelas.

Et le reflet des chandelles,
Le bruit des pas et des voix,
Troublent là-haut, sous les toits,
Le sommeil des hirondelles.

Tout s'éteint et tout s'endort :
Et la nuit, une par une,
Sur sa longue robe brune
Fixe des étoiles d'or.

# ATTILA

POÉSIE

*Dite par* M. Mounet-Sully, *sociétaire de la Comédie-Française.*

---

A M. Henri de Bornier.

Depuis que tu n'es plus, ô farouche Attila,
Noir guerrier devant qui l'univers recula,
Les fleurs de notre sol se sont souvent fanées,
Bien des ans sont venus s'ajouter aux années.
Notre terre a reçu dans ses flancs bien des corps,
Nourri bien des vivants et bercé bien des morts?
Bien souvent le soleil a brillé sur nos luttes,
Éclairant tour à tour nos gloires... et nos chutes;
Car les prés que foula ton cheval hennissant
Ont bu depuis ta mort bien des pleurs et du sang.
Le temps a dans son vol dénoué bien des chaînes,
Brisé bien des amours, fait taire bien des haines;

Mais il n'a pu, ce temps qui fuit sans revenir,
Effacer de nos cœurs ton hideux souvenir.
Bien des noms, qu'a tracés en lettres d'or l'histoire
Ne disent aujourd'hui rien à notre mémoire...
Non, nous ne savons plus les noms même d'aïeux
Dont l'univers chanta les exploits glorieux ;
Mais ton nom, Attila, nous le savons encore :
Enfant, c'est le premier qu'on sait et qu'on abhorre,
Ce nom, c'est le premier qu'en notre histoire on lit.
C'est aussi le premier que l'histoire avilit.
Attila, roi des Huns, regarde cette Gaule
Que tu voulais briser, comme l'orage un saule ;
Regarde tous ces Francs, dont tu prétendais voir
La race entière un jour soumise à ton pouvoir ;
Regarde nos cités où la richesse abonde,
Nos vaisseaux surchargés fendant la mer profonde,
Nos fleuves, nos forêts, nos vallons et nos prés.
Et nos vignes au flanc des coteaux empourprés !
Attila le lion, Attila le superbe,
Regarde nos moissons ! — Elle a repoussé, l'herbe !
Pauvre fou, tu disais dans ta stupide erreur,
J'ai pour anéantir ce peuple la terreur
Tu comptais, insensé, sans le Dieu des armées,
Qui devait secourir nos hordes alarmées,

Sans le Dieu qui devait, de tous tes crimes las,
Te faire enfin sentir la vigueur de son bras.
A peine de Lutèce as-tu touché l'enceinte,
Que ce Dieu fait surgir Geneviève, la Sainte,
Et l'on te voit trembler, toi, guerrier triomphant
Devant cette humble femme, ainsi qu'un faible enfant.
Tu pensais mettre aux pieds de ces Francs des entraves!
Comme s'ils étaient nés pour faire des esclaves!
S'ils avaient été même abandonnés du sort,
Ils se seraient forgé de l'honneur dans la mort.
Vaincre ou mourir! telle est la devise de France...
Qu'importe le trépas, qu'importe la souffrance,
Pourvu que la patrie ait un nom glorieux,
Et que ses fils soient tous dignes de leurs aïeux!

Pauvre patrie! Ainsi qu'un vaisseau qui se penche,
Nous avons vu souvent sombrer ta voile blanche;
Car d'autres, Attila, sont venus après toi,
Répandre parmi nous le carnage et l'effroi.
Mais, ainsi que le roc résiste au choc de l'onde,
Notre France toujours rayonne sur le monde.
Ah! si malgré ses deuils, malgré l'ambition,
Elle est toujours la grande et sainte nation,
C'est qu'elle se relève aussitôt abattue,

Et qu'enfin, pour la vaincre, il faudra qu'on la tue.
Et c'est toi qui voulais la détruire, Attila ?
Dis-nous donc sur quel Dieu tu comptais pour cela ?
Ceux qui contre les Francs ont excité tes haines,
T'avaient-ils dit quel sang circulait dans leurs veines ?
Toi, les vaincre ? Allons donc, tu ne l'as pas pensé ;
Tu n'as pas fait un rêve à ce point insensé :
Tu savais ta défaite, et que le poids des Gaules
Eût fait craquer les os de tes larges épaules.

Oui, je t'entends, tu dis que j'oublie aisément,
Qu'hier je n'aurais pas parlé si fièrement,
Et que l'on voit encore à nos flancs la blessure
Qu'y fit d'un nouveau Hun la cruelle morsure.
Tu t'étonnes, dis-tu, de voir sur notre front
Le signe ineffacé du plus sanglant affront ;
Tu demandes enfin si le peuple de France
A plus d'orgueil au fond du cœur que de vaillance,
Et s'il croit, pour laver les outrages reçus,
Qu'il suffit que les ans passent dix fois dessus ?
Non, mais il sait, vois-tu, ce peuple que tu railles
Que ce n'est pas encor l'heure des représailles ;
Il sait qu'il ne faut pas, pour aller aux combats,
Des braves seulement, mais aussi des soldats ;

Il sait, il en a fait l'expérience sombre,
Que la valeur ne peut se mesurer au nombre
Que pour combattre il faut, non seulement vouloir
Mais qu'il faut avant tout et s'instruire et savoir ;
Que le travail peut seul rendre un pays prospère,
Qu'enfin la guerre épuise, et la paix régénère,

Il n'a point abdiqué son légendaire orgueil,
Et s'il retient les cris de sa pauvre âme en deuil,
Ce n'est pas, Attila, que sa fierté chancelle,
Non, mais que d'un passé récent il se rappelle.
Autrefois, sans rien voir, il allait devant lui ;
Sur un signe, il marchait. Il regarde aujourd'hui.
Il est comme jadis prêt à donner sa vie,
Mais ne veut la donner qu'à la mère Patrie.
S'il faut demain se battre, il n'hésitera pas :
Mais avant de courir à de nouveaux combats,
Il veut d'abord savoir si les jeunes épées
Sont d'un acier plus pur que les autres trempées.
Il veut, plus que jamais jaloux de sa grandeur
Savoir en quelles mains il remet son honneur.
Il a vu se creuser au sol assez de tombes,
Et ne veut plus enfin de vaines hécatombes.
Mais s'il maudit la guerre et demande la paix,

Qu'on ne soit pas tenté de l'insulter jamais,
Qu'on ne lui fasse pas désirer la revanche,
Car du vase il se peut que le trop-plein s'épanche;
Il se peut qu'un jour vienne où le lion qui dort
Écrase tout à coup l'insecte qui le mord.
A d'imprudents défis s'il fallait qu'il réponde,
Ce peuple mâle et fier saurait prouver au monde
Qu'il honore toujours la devise qu'il a,
Et qu'il n'est pas de ceux qu'on soufflette, Attila !

# LA CHASSE

MONOLOGUE

*Dit par* M. Coquelin *aîné, sociétaire de la Comédie-Française.*

---

A M. Edmond Gondinet.

Tontaine! — La meute égayée
Poursuit avec de joyeux cris,
Dans la campagne balayée,
Cailles, lapins, lièvres, perdrix.

Voilà quinze jours que je chasse,
Et je n'ai rien tué du tout,
J'ai trouvé du gibier en masse,
Mais je n'ai pu faire un seul coup.

Vous croyez que c'est maladresse?
Eh bien! vous êtes dans l'erreur :
Le Gun-Club lui-même confesse
Que je suis excellent tireur.

Mais quel conte alors vous nous faites?
Je vais vous le dire en deux mots :
J'aime, j'idolâtre les bêtes,
Oui, je suis fou des animaux.

C'est en vain que je me raisonne,
En vain, je cherche à m'endurcir,
Dès que le son du cor résonne
Je sens des frissons me saisir.

Pourtant, je m'arme de courage,
Et je me dis, chaque matin,
Qu'il faut enfin faire un carnage,
Et tuer au moins... un lapin.

Je tâcherai que ma victime
Soit un vieux lapin... de vingt ans.
Tuer un jeune serait crime,
Car il peut avoir des enfants

Ah! ma tendresse vous fait rire?
Pour vous, un lapin mort, c'est peu.
Et même, quand on le fait cuire,
Au besoin vous soufflez le feu.

Vous vous riez de la misère
Des enfants que laisse le mort;
Mais, si l'on tuait votre père,
Vous verrait-on rire aussi fort?

Oui, je sais, votre père est homme
Et non lapin, mais pouvez-vous
Savoir si le lapin, en somme,
Aime ses parents moins que nous?

Qui donc sait si, sous la charmille,
Cailles, perdreaux, lièvres, lapins,
Ne goûtent pas mieux la famille
Que tout le reste des humains?

Le lapin met-il en nourrice
Ses petits enfants en naissant,
Pour téter un lait clair, factice,
Et qui leur appauvrit le sang?

Les cailles sont-elles coquettes?
Ruinent-elles leur époux,
Mesdames, avec leurs toilettes,
Ainsi que vous le faites, vous?

A-t-on jamais entendu dire
Qu'un lièvre ait porté quelquefois
Cette... couronne... du martyre,
Qu'à tant de nos maris je vois?

Voit-on, dans de folles agapes,
Des perdreaux boire jusqu'au jour,
Et, lourds encor du jus des grappes,
Cogner leurs femmes au retour?

Les animaux ont-ils des dettes?
A leur logis rentrent-ils tard?
Voyez-vous des perdrix seulettes
A minuit sur le boulevard?

Au coin d'une sente embaumée,
Avez-vous jamais entendu
Un lièvre à la voix enrhumée
Crier un journal dissolu?

A-t-on jamais, je le demande,
Vu des animaux, quelquefois,
Préférer dissoudre leur bande
Plutôt que d'obéir aux lois?

Les voit-on, dans les hautes herbes,
Aux *Grandes Bêtes* de chez eux
Dresser des colonnes superbes,
Pour les casser ensuite en deux?

Les voit-on, après une course,
Se passer une corde au cou,
Ou bien, après un coup de bourse,
Filer bien vite on ne sait où?

Voyez-vous à la préfecture
Coffrer des bandes d'animaux,
Pour avoir, à la nuit obscure,
Dans des dos planté des couteaux?

Troublent-ils donc la paix publique?
Cherchent-ils, par quelque forfait,
A renverser la République,
Comme plus d'un chez nous le fait?

Les voit-on dans les ministères
Quêter des décorations,
Ou dans de sombres monastères
Tramer des révolutions?

A l'État font-ils des requêtes?
Lui disent-ils dans leurs discours
De vouloir bien couper des têtes,
Ou de supprimer les tambours?

Non, ils demeurent bien tranquilles,
Au sein des plaines, des forêts,
Loin des bruits du monde et des villes,
Dans les sillons ou les guérets.

Pourquoi leur vouer tant de haine?
Est-ce grand crime, s'il vous plaît,
De picorer un peu de graine,
Ou de brouter du serpolet?

Pour moi, plus je les envisage,
Plus je les trouve bons et doux,
Et moins aussi je trouve sage
De les poursuivre de nos coups.

Aussi, lorsque au fond d'une allée,
J'aperçois parfois un lapin,
Ou quelque perdrix affolée,
Je suis... je sens... je pleure enfin!

Et puis tout à coup... je me mouche,
Avant d'armer mon *Lefaucheux*,
Alors, quand tonne ma cartouche,
Ils sont déjà loin de mes yeux.

Et tout bas, en voyant leur fuite,
Je me dis : cela les rendra
Beaucoup plus prudents dans la suite,
Et de la mort les sauvera.

L'herbe, par l'automne rouillée,
Que foule mon pas cadencé,
Sera-t-elle jamais mouillée
Par le sang que j'aurai versé?

Je ne le crois pas, car en somme,
Je vous le déclare en deux mots :
Plus j'étudie et connais l'homme,
Et plus j'aime les animaux.

# SOUPIRS D'UN NÈGRE

A mon ami Jules Levy.

Bon nègre quitter forêts,
Pour suivre loin caravane ;
Cœur à li plein de regrets
Li toujours pleurer cabane.

Las! plus d'ombrages discrets,
Plus d'orange, de banane;
Plus pouvoir conter secrets
Aux oiseaux de la savane.

Plus de beau ciel indigo;
Pour cueillir noix de coco
Plus se suspendre à la branche.

Et puis, plus jamais pouvoir
Dire, à la brise du soir,
Li bien aimer femme blanche.

4

# LES ENFANTS DE L'IVROGNE

POÉSIE

*Dite par* M. Léon Ricquier, *du théâtre du Vaudeville.*

---

A M. Eugène Manuel.

C'est l'hiver, il est nuit, et la lueur blafarde
Et pâle de la lampe éclaire la mansarde.
Le logis est muet. Au fond du galetas,
Deux enfants, étendus sur un vieux matelas,
Dorment de ce sommeil dont seuls dorment les anges.
Le vent sur les toits a des sifflements étranges,
Le ciel est sans étoile, et l'ange de la mort
Semble planer là-haut sur Paris qui s'endort.
Quel froid dans cette chambre où la bise pénètre
Par la porte mal close, ainsi que la fenêtre;
L'hiver paraît plus dur en cet obscur réduit,
Où pas le moindre feu ne pétille et ne luit;
On sent que la misère au joug épouvantable

Règne en ce noir taudis; la lampe sur la table
Se meurt et semble, ainsi qu'un funèbre flambeau,
De ses derniers reflets éclairer un tombeau.
Une femme est debout près du lit, pâle, sombre;
Son regard, qui fait mal, a l'air de fouiller l'ombre.
C'est la mère. Son front se penche soucieux;
Parfois, ses yeux rougis se tournent vers les cieux,
Comme pour implorer, et sa bouche livide
Murmure on ne sait quoi, qui se perd dans le vide.
Elle pleure, et sa Jeanne, une enfant de huit ans,
La regarde pleurer, et l'enfant, par instants,
Sèche avec un baiser les larmes de sa mère.
Oh! ces baisers, qui font ta douleur moins amère,
Et viennent remuer si doucement ton cœur,
Comme tu les reçois, ô mère, avec bonheur!
Pauvre femme, six mois après son mariage,
L'enfer était entré déjà dans le ménage.
Chaque soir son mari rentrait un peu plus tard,
Ne l'embrassant pas plus au retour qu'au départ;
Et, sans même essayer d'inventer une excuse,
Quand elle se plaignait, disait que la *cambuse*
Lui semblait sombre, triste, enfin qu'il préférait
Aux douceurs du foyer celles du cabaret;
Qu'il entendait d'ailleurs vivre tout à sa guise,

Tel que bon lui semblait, quoi que sa femme en dise.
Et c'était chaque jour quelque nouvel affront !
La femme était craintive, elle courba le front.
Une espérance encor lui restait, la dernière,
C'est vrai, mais la plus douce : elle allait être mère.
Et tout le long du jour elle songeait tout bas :
« Oui, quand je placerai notre enfant dans ses bras,
» Alors il comprendra les saints devoirs du père,
» Et l'enfant lui fera peut-être aimer la mère.
» Un enfant, c'est si beau ! le rayon de soleil
» Qui vient nous saluer chaque jour au réveil,
» Est moins gai, moins fleuri, que cette aube rieuse
» Entrant avec l'enfant dans la maison joyeuse ! »
Elle espérait. Hélas, sur terre il le faut bien !
Sans l'espoir, ici-bas, que sont les hommes? Rien.
Le bonheur n'est-il pas mobile comme l'onde? —
Le jour vint, et l'enfant, ce sphinx à tête blonde,
De toutes nos douleurs vint réclamer sa part.
Quelqu'un dit : Une fille ! Immobile à l'écart,
Le père ne dit rien; à peine ce front rose
Reçut-il un baiser de sa bouche morose.
La mère avait tout vu, son cœur s'était serré
En voyant s'envoler le bonheur espéré,
Mais ses yeux pleins de fièvre étaient restés sans larmes ;

C'est qu'elle avait senti de mortelles alarmes
Soudain naître en son âme, et qu'elle avait compris
Qu'il fallait, pour l'enfant, vivre, vivre à tout prix
Donc elle guérit vite, et pleine de courage
Se mit à travailler nuit et jour, avec rage
Sans être, hélas! jamais sûre du lendemain ;
Lorsque l'homme au logis n'apporte pas son gain,
Ce que gagne une femme est peu dans un ménage ;
Puis ce qui fait défaut, bien souvent, c'est l'ouvrage.
Hélas! plus de travail, plus de pain. Noir souci!
Seigneur, qu'ont-ils fait, ceux que ta main frappe ainsi?

Mais le temps a passé, le destin moins sévère
Aura peut-être enfin... Non, non, la pauvre mère
N'a point vu s'adoucir la rigueur de ses lois ;
Ce n'est plus un enfant qu'il faut nourrir, c'est trois!
Trois, qui souvent en vain réclament leur pâture,
Et déjà de la faim connaissent la torture!
La tâche est maintenant trop lourde pour ses bras,
Et le corps est vaincu, si l'âme ne l'est pas.
Pour nourrir ses petits, elle a vendu ses hardes,
Ses meubles, ses oiseaux, seul luxe des mansardes.
Il ne lui reste plus que quelques vieux débris,
Pour lesquels les marchands n'ont offert aucun prix;

Et tandis que le père au cabaret s'enivre,
Ses enfants n'ont pas même un peu de pain pour vivre.
Oh ! mais la coupe est pleine, et c'est assez souffrir,
Il faut qu'elle lui parle, oui, son cœur va s'ouvrir.
Voilà bien trop longtemps déjà qu'elle balance,
Il faut qu'elle lui dise enfin ce qu'elle pense.
C'est aujourd'hui la paye et monsieur reviendra
Tard, encor s'il revient ; — n'importe, elle attendra.
Elle attend en effet, pâle comme une morte,
Elle attend, et ses yeux ne quittent pas la porte.
Tout à coup, un pas lourd fait trembler l'escalier,
Quelqu'un monte. On entend jurer sur le palier. —
C'est lui. La porte s'ouvre. — Il est là, devant elle.
Maintenant elle a peur et son âme chancelle.
Elle voudrait parler, mais elle ne peut pas.
— Ah ! maman, j'ai bien faim, lui dit Jeanne tout bas.
— Tais-toi, tais-toi, ma Jeanne. Et se plaçant en face
De son homme, elle dit : — Il faut que je te fasse
Un aveu : les enfants, ce soir, n'ont pas mangé.
— Pourquoi ça ?
— Je n'ai plus d'argent.
— Bah !
— J'ai changé
Vingt sous hier au soir, et je...

— C'est bon, silence !

— Donne-moi de l'argent.

— Ah çà ! dis donc, je pens

Que tu vas me laisser la paix.

— Tu deviens fou,

Je te dis que...

— Tais-toi.

— Mais...

— Je n'ai pas le sou

— On t'a payé ce soir.

— Possible, mais je garde

Tout.

— Ah ! tu gardes tout, et moi ?

— Ça te regarde !

— Et tes enfants ?

— Assez, j'aime pas les discours.

— Écoute, jusqu'ici je n'ai pas eu recours
A toi pour les nourrir, mais il m'est impossible
De lutter plus longtemps. Ne sois pas insensible ;
Vois, la misère, hélas ! règne en notre logis,
Et mes yeux, par les pleurs et les veilles rougis,
Ne verront bientôt plus les points sur mon ouvrage.
Moi, je veux bien pâtir, vois-tu, — j'ai du courage ;
Mais eux, ces chers petits que Dieu nous a donnés,

Puis-je les voir souffrir, les doux abandonnés?
— J'ai pas le sou, voilà le plus clair de l'histoire
— Tu n'as pas le sou?
— Non.
— Non! excepté pour boire!
— Je fais ce que je veux.
— Hélas! je le sais bien.
— Ce n'est pas ton argent que je bois, c'est le mien.
— Malheureux!
— C'est assez.
— Lâche! sans cœur! ivrogne!
— Ah! pas un mot de plus, la vieille, ou bien je cogne.
— Je parlerai.
— Prends garde!
— Allons, regarde-moi!
Tu fis trembler longtemps la femme devant toi,
Vois donc un peu si tu feras trembler la mère!
— Tais-toi!
— Je ne crains plus tes coups ni ta colère.
— Assez, te dis-je, assez!
— Va, crie encor plus fort,
Je n'ai plus peur de rien, pas même de la mort.
— Te tairas-tu?
— Me taire! Ah çà! voyons, tu railles?

Me taire! mais tu n'as donc rien dans les entrailles?
Quoi! ce soir, mes enfants n'ont pas même eu de pain,
Et tous les trois peut-être ils seront morts demain,
Et tu voudrais encor me contraindre au silence?
Tais-toi! dis-tu? voyons, mais c'est de la démence,
Tu ne m'as pas comprise, ou j'ai mal entendu;
Je veux du pain pour eux, misérable, entends-tu,
Maintenant, entends-tu?
— Tonnerre! cria l'homme,
Si tu ne te tais pas à l'instant, je t'assomme.
– Ah! frappe si tu veux, je ne me tairai pas.
L'homme leva le poing et murmura tout bas :
— Pour la dernière fois, tais-toi.
— Non, non.
— Pren
— Non. [gard
Le poing s'abattit. Elle tomba, hagarde,
Sanglante, et s'en alla rouler sur le carreau,
Sans un cri, sans un mot. Sur le lit, le bourreau
Transporta sa victime, et, la terreur dans l'âme,
Éperdu, poursuivi par le remords, l'infâme
S'enfuit.
Les trois enfants poussaient des cris affreux,
Et leur mère mourante, hélas! priait pour eux.

Les voisins, réveillés par l'infernal tapage,
Se dirent : « Allons bon, encore le ménage
Du sixième ! Ils n'en font pas d'autres chaque soir.
Je plains la pauvre femme. » Et sans plus s'émouvoir,
Chacun se rendormit. Là-haut, dans la mansarde,
Le calme est rétabli. Jeanne, en pleurant, regarde
Sa mère, et les petits sommeillent de nouveau
Sur le vieux matelas qui leur sert de berceau.

Pauvres petits enfants! Trois jours après, leur mere
Les quittait pour aller dormir au cimetière.
Désormais plus d'amour, plus de dolents refrains,
Pour les faire sourire ou bercer leurs chagrins!
Bien plus, comme l'on sait que leur père est au bagne,
On les fuit, le mépris partout les accompagne;
Et lorsqu'ils vont tous trois, se tenant par la main,
Cherchant leur pauvre vie et mendiant leur pain,
Si parfois le hasard veut qu'un passant les plaigne,
Et qu'auprès des voisins sur eux il se renseigne,
On lui fait aussitôt quelque récit bien noir,
Et si, peu convaincu, le passant veut savoir
Ce que, dans tout cela, ces enfants ont à faire :
« Bah! graine d'assassins! » répond une commère.

Assassins! Assassins! par pitié, taisez-vous,
Et devant ces martyrs, jetez-vous à genoux!
Qu'ont-ils fait, ces agneaux, pour que nul ne les aime?
Et pourquoi leur jeter l'insulte et l'anathème?
Ont-ils donc pu de Dieu combattre les desseins?
Que diriez-vous, vous qui les nommez assassins,
Et qui croyez pouvoir marcher la tête haute,
Si ces enfants venaient vous dire : A qui la faute?
J'ignore s'ils seront un jour bons ou mauvais :
Ce qu'ils seront, — c'est nous seuls qui les aurons faits.

# SONNET

A Madame D.....

En dois-je croire la nouvelle?
Est-il vrai qu'un nouveau bébé, —
Qu'on dit être une demoiselle,
— Du ciel, en vos bras soit tombé?

De cette chute accidentelle
Je demeure tout étonné :
Quelqu'un l'a donc pris sur son aile,
Qu'il ne s'est point cassé le né?

— C'est vous qui l'avez été prendre!
Je ne vous dis pas de le rendre,
C'est trop tard! mais je dis... je dis...

Qui donc chantera les louanges
Du bon Dieu dans le paradis,
Si vous lui prenez tous ses anges?

# UNE DISTRACTION

## MONOLOGUE

*Dit par* M. COQUELIN *cadet, sociétaire de la Comédie Française.*

---

A M. Eugène LABICHE, de l'Académie Française

Elle avait de beaux cheveux blonds
Et vingt mille livres de rente,
Et se montrait dans les salons
Du meilleur monde avec sa tante.

La tante étant d'un âge mûr.
Il était clair qu'un jour ou l'autre,
Elle irait chercher dans l'azur
Un monde meilleur que le nôtre.

Or la tante avait de l'argent,
Beaucoup d'argent et de... vieillesse,
Cela devenait engageant,
Sa fortune était pour sa nièce.

Elle était blonde, je l'aimai!
Pas la tante, — la jeune fille,
Oui, tant d'attraits m'avaient charmé :
Belle, riche et pas de famille.

Je commençai bientôt ma cour;
Je craignais un peu, mais la belle,
Daignant répondre à mon amour,
Ne se montra pas trop rebelle.

Sans être beau, je suis pourtant,
A ce que je crois, présentable;
Oh! ce n'est pas tentant, tentant,
Non, mais enfin c'est acceptable.

Très rangé, caractère égal,
Et ne fumant jamais la pipe,
Je n'ai qu'un défaut capital :
Je suis distrait... mais j'anticipe.

Donc, je plus, et beaucoup, ma foi;
Berthe, ainsi s'appelait la belle,
Laissait très volontiers sur moi
S'abaisser sa noire prunelle.

La tante surtout me trouvait
Parfait et répétait sans cesse
Que j'étais ce qu'elle rêvait!
Je nageais en plein dans l'ivresse.

On me recevait tous les jours,
Nous goûtions un bonheur extrême
A nous voir. O chastes amours,
Qu'on est donc heureux quand on aime!

Beau logement, meubles cossus,
De grands fauteuils en palissandre,
Avec du vrai velours dessus,
Tout cela me rendait très tendre.

J'apportais souvent des bouquets,
De deux ou trois francs, magnifiques!
Je les achetais sur les quais,
C'est moins cher que dans les boutiques.

Ou j'offrais à Berthe un sonnet
Copié dans quelque poète
Presque pas connu... Ça prenait,
Et l'on me faisait une fête!

On m'appelait Hugo! Musset!
Quels jolis vers et quelle aisance!
Vous avez appris...? Moi? Non! c'est
Naturel, ça vient de naissance.

Et je parlais d'oiseaux, de fleurs
De l'azur du ciel, de l'aurore
Baignant de ses humides pleurs
Les épis que le soleil dore.

Je crois que j'étais amoureux,
Du moins, j'avais bien l'air de l'être
Avec mes regards langoureux
Et mes soupirs à fendre un hêtre.

Le plus fin n'aurait rien pu voir,
Tant j'étais dans la peau du rôle.
J'étais gai... comme un vent du soir
Chantant dans les branches d'un saule.

Pendant six mois ce fut ainsi.
La tante n'était pas pressée;
Je m'ennuyais et Berthe aussi.
Enfin, la date fut fixée.

J'arrive un matin, triomphant,
En disant : Voici la corbeille!
On me traite de fou, d'enfant,
C'est trop beau, c'est une merveille.

Colliers, bracelets, diamants,
Brillent dans la corbeille ouverte :
— Les beaux bijoux, qu'ils sont charmants!
— Mille fois moins que vos yeux, Berthe!

J'avais pris le tout à crédit,
Les diamants et les dentelles.
Berthe paiera, m'étais-je dit,
Avec sa dot ces bagatelles.

Ou bien, quand nous serons unis,
Aux marchands j'irai les revendre;
Les bijoux faux sont mieux finis,
Et le soir c'est à s'y méprendre.

Le jour arrive, ô jour maudit!
Je vais pour chercher ma future.,
Je suis distrait, je vous l'ai dit, —
Jugez de ma déconfiture :

La noce était pour le lundi,
Et moi j'arrive et me présente...
Savez-vous quel jour ? — Le mardi.
Dame ! elle n'était pas contente.

Je demeurai là sans parler,
Et stupide comme une bête.
J'aurais bien voulu m'en aller,
Mais c'eût été trop malhonnête.

La vieille tante rugissait,
Brrr, sa colère était terrible.
Berthe pleurait et rougissait,
Moi, je tremblais, c'était horrible.

— Oser nous faire un tel affront,
Faire attendre ainsi sa future
Le voile et la couronne au front !
Quelle audace et quelle imposture !

Elle avait raison : Voyez-vous
D'ici tous les gens de la noce
Attendant vainement l'époux ?
Ah ! cela devait être atroce !

— Et vous avez osé venir
Après un tour de cette sorte?
Ah! ne passez, à l'avenir,
Jamais le seuil de cette porte.

Saltimbanque, Kroumir, Zoulou!
Tels sont les noms qu'elle me donne.
Cela ne me va pas du tout,
Et la colère en moi bouillonne.

Je laisse échapper malgré moi
Un mot... un mot qu'à cette place
Je n'ose pas... tant pis, ma foi!
Ce gros mot... le voici : Bécasse!

Là-dessus, elle fait un bond :
— Bécasse! oh! c'est trop fort. Bécasse!
Et pourquoi pas vieux biberon,
Masure, tortue ou limace?

Cris, sanglots, attaque de nerfs
Avec des sauts épouvantables;
Avez-vous vu sauter des cerfs?
Elle faisait des sauts semblables.

Sur la tête, Berthe en tremblant
Lui vide toute une carafe,
Tandis que, suant et soufflant,
De mon mieux, moi, je la dégrafe.

Du lit on écarte les draps...
Sur moi-même je me ramasse,
Et je soulève dans mes bras
Cette inerte et pesante masse.

Mais voilà que sur le parquet
Mes pieds glissent... en vain je tente
De me... je lâche le paquet
Que la nièce appelait sa tante!

Me voyant perdu sans retour,
Je fis... ce que je devais faire,
Je partis, et, depuis ce jour,
Je suis resté célibataire.

# IVRESSE MANIFESTE

A mon ami Bertol-Graivil.

Le père était maçon, un gas joyeux et fort,
Aucun autre au chantier n'abattait plus d'ouvrage;
Il faut bien, disait-il, faire aller le ménage!
Las! un jour, à sa femme on le rapporta mort.

Voilà bientôt deux ans que sous la terre il dort :
Sa veuve a, jusqu'ici, luttant avec courage,
Pu nourrir ses deux fils, deux enfants en bas âge;
Mais, si vaillant qu'on soit, le corps s'use à l'effort.

Et la pauvre, à la fin par les veilles minée,
Dut renoncer quand même à sa tâche obstinée,
Pour aller implorer la pitié des passants :

Elle va, ventre creux, sur les pavés glissants,
Chancelle... et tombe. Qu'est-ce? interroge la foule.
Rien, — ricane une voix, — c'est une femme saoûle.

# LES JOIES MATRIMONIALES

MONOLOGUE

*Dit par* M JULES LÉVY, *membre de la Société de lecture et de récitation.*

---

A mon ami Albert LAURENT

Ma tante, laide et vieille fille,
Plate comme une peau d'anguille,
Dépensait ses soins obligeants
A vouloir marier les gens,
Et déployait tout son génie
Pour satisfaire sa manie.
Un jour, elle me prit la main,
Et m'entraînant dans sa demeure,
M'entretint, pendant plus d'une heure
Des douceurs chastes de l'hymen.
Or, je lui répondis en termes
Très polis, mais aussi très fermes,

Que je me souciais fort peu
D'aller brûler mon aile au feu;
Qu'à mon avis le mariage
N'était qu'un horrible esclavage,
Et qu'ils sont loin d'être éternels,
Les pompeux serments que les vierges,
A la lueur vague des cierges,
Viennent faire au pied des autels !
On promet, oui, mais la promesse
Souvent s'oublie après la messe,
Et l'on s'aperçoit un beau jour,
En versant des larmes amères,
Que le nid tout plein de chimères,
Est tout à fait vide d'amour.
Et surtout, n'allez pas vous plaindre,
Car vous auriez alors à craindre
Qu'on vous vînt fredonner tout bas :
Tu l'as voulu, ne t'en plains pas !
C'est ainsi qu'on vit côte à côte,
Pleurant chacun de son côté,
Et son irréparable faute,
Et sa bien chère liberté.
On s'en irait bien, mais on tremble,
On songe à tout ce qu'on dira,

A tout ce qu'on inventera,
On a peur, et l'on reste ensemble.
Et puis, les enfants sont venus,
Par leur douce et chère présence,
Diminuer les revenus,
Et presque tripler la dépense.
Alors, on redouble d'ardeur,
Et l'on voit chaque bénéfice
Passer, ineffable bonheur,
Dans les poches de la nourrice !
Si votre femme veut nourrir,
Alors, c'est bien une autre affaire,
Et vous préparer à mourir,
C'est tout ce qu'il vous reste à faire.
Du haut en bas, dans la maison,
Ce n'est plus qu'un fouillis de couches
Dont l'éloquente exhalaison
Attire des essaims de mouches. —
On égorge quelqu'un là-bas !
D'où vient donc cet affreux tapage ?
— Mais non, — ne vous dérangez pas,
— C'est bébé... qui prend son potage.
Quoi, ma tante ?... C'est infernal
Vous voulez rire, je suppose ?

Ce n'est rien ça : c'est autre chose
Aux heures de grand bacchanal !
Parfois, c'est à perdre la tête !
Lapin savant, cheval de bois,
Tambour, sifflet, clairon, trompette,
Tout roule et glapit à la fois.
Hue ! hope-là ! faites donc place !
Allez ! Ronflez, roulez, passez !
Oh ! les chaises ! gare la glace !
Bing ! bon, deux carreaux de cassés !
Jeudi, c'était un pied de table,
Hier, un bras du canapé,
Et demain... Tiens, il s'est coupé !
Ah ! c'est bien fait, va-t'en au diable !
— Heu !... Va, braille !... quelle maison !
Comment ?... Oui, vous avez raison,
Il faut que les enfants s'amusent
Puis aussi... que les meubles s'usent.
Vous ne vous rendez pas encor ?
Alors, je vais, doublant la dose,
Vous montrer, ma tante, autre chose.
Tenez ! changement de décor.
Un soir, vous rentrez tout maussade
Votre chef vous a cramponné ;

On vous dit : Madame est malade.
— Qu'a-elle donc? — Un nouveau-né!
— Ça fait sept! bon sang! quelle veine!
Seigneur, Dieu clément, juste et doux,
Ah! suspendez votre courroux,
Ne complétez pas la douzaine!...
Une autre fois, vous revenez
D'un dîner, d'un bal, d'une fête,
Paf! en rentrant, vous apprenez
Que Bébé s'est cassé la tête,
Qu'il s'amusait sur le palier,
Qu'en voulant glisser sur la rampe,
Il est tombé dans l'escalier
Et s'est fait deux trous à la tempe.
Ou, qu'en le couchant, on a vu
Des rougeurs sur son petit ventre,
Que le médecin est venu
Mais qu'il a bien peur que ça rentre.
Chaque jour, c'est ennui nouveau :
Vous recevez une visite
De votre chef? — Bébé, bien vite,
L'appelle âne ou tête de veau. —
Il fait beau, toute la nature
Parait en fête; vous sortez.

Tout à coup, vous vous arrêtez,
Voilà bien une autre aventure :
Bébé ne veut plus avancer.
— Qu'as-tu ? lui demande sa mère.
— Porter ! — Non ! — Si ! — Non ! Cris, colère,
Il faut céder sans balancer.
— Dis, petit père, fais donc l'âne.
Un coup juché sur votre dos,
Il saute, vous meurtrit les os,
Et vous tambourine le crâne.
Vous rentrez. Bon ! dîner pas prêt.
La bonne a reçu des visites.
Chut ! silence, elle planterait
Là, la baraque et les marmites.
Enfin le couvert est dressé :
On étend ses pieds sous la table ;
Le potage est mal dégraissé,
Le rosbeef est épouvantable,
Mais, heureux d'être enfin chez soi,
De jouir d'un peu de silence
Et de repos, on se tient coi,
Gardant pour soi ce que l'on pense.
Bon, l'on sonne... une lettre... Dieux !
Qu'apprend-on ?... que sa belle-mère

Dont le médecin désespère
Depuis huit jours... va beaucoup mieux !
Ou bien que le propriétaire,
Avec des regrets déchirants,
A, de trois ou quatre cents francs
Augmenté chaque locataire !
Ma pauvre tante écoutait, l'œil
Fixe et la bouche si béante,
Qu'on voyait, — je meurs si j'invente,
Jusqu'au velours de son fauteuil.
Je continuai : Non, ma tante,
Appelez-moi brigand, bandit,
Le mariage ne me tente
Pas. D'ailleurs, je n'ai pas tout dit.
— Assez, dit-elle d'un ton aigre.
— Assez ? repris-je. Et les cousins,
Les couturières, les voisins,
La grand'messe et les jours de maigre ?
Et les filles à marier ?
Et leur dot, et puis leurs toilettes ?
Et les fils, dont il faut payer
L'éducation... et les dettes ?
Et plus tard enfin les vieux jours,
Pendant lesquels, entre deux quintes,

On parle des heures éteintes,
Catarrhes et jeunes amours ! —
J'allais en dire davantage,
Quoi ? — Par ma foi, je ne sais plus, —
Quand la porte livra passage
A deux personnes. Je me tus.
Deux dames, la mère et la fille, —
Venaient d'entrer, je m'inclinai.
La mère était très laide ! un né !
Un nez ! la fille était gentille.
On causa d'abord, puis on prit
Du thé, c'était presque une fête.
La mère était tout à fait bête;
Mais la fille avait de l'esprit.
Elles arrivaient de province,
De Marseille... ou de Concarneau;
La mère était grosse... un tonneau !
Mais la fille était grande et mince.
Elles venaient vivre à Paris.
La mère avait les cheveux gris,
Et la figure rubiconde;
Mais la fille était blanche et blonde.
Ma tante mit son logement, —
Tout au moins jusqu'à ce qu'on puisse

Leur trouver un appartement,
— Entièrement à leur service.
Je pris alors congé. Ma main
Ne trembla pas, en pressant celle
Que me tendit la demoiselle...
Mais... je revins le lendemain.
Bast ! il faut bien que je le dise.
L'amour m'a pris dans son filet.
N'allez pas croire, s'il vous plaît,
Que j'ai commis une bêtise;
L'hymen, que je ne pouvais voir,
Est une bien étrange chose :
Tout ce que je voyais... en noir,
Maintenant... je le vois en rose.

# DÉSESPOIR

À mon ami Fernand Crésy.

Je souffrais, je pleurais. Pourquoi ? je ne sais pas.
Je souffrais, voilà tout. Je sentais dans ma tête
Se heurter mes pensers, effroyable tempête !
J'avais besoin d'agir, et pourtant j'étais las !

J'entendis une voix qui me parla tout bas :
« Qu'as-tu donc ? me dit-elle, avec un accent bête.
» Tu pleures, tu gémis, quand la nature en fête
» Te sourit et répand des roses sous tes pas !

» Quand l'amour vient t'offrir ses plus chaudes caresses !
» Quand l'avenir pour toi s'ouvre plein de promesses !
» Lorsque chacun envie et jalouse ton sort !

» Enfant ! tout t'appartient : Amour, santé, jeunesse !
» Dieu t'a laissé puiser à loisir dans sa caisse.
» Que manque-t-il encore à ton bonheur ? — La mort ! »

# LE CONSCRIT

POÉSIE

*Dite par* M. GEORGES RUEFF, *lauréat du Conservatoire.*

---

A M. Paul DÉROULÈDE.

Ah ! c'était un conscrit peu brave que Jean-Pierre !
Quand il fallut quitter son village et les siens,
Bien des larmes, hélas ! ont mouillé sa paupière,
Mais il fallait aller combattre les Prussiens !

Les anciens avaient beau, pour lui rendre courage,
Proclamer en riant que la guerre n'est rien,
Lui, se disait tout bas : « La guerre est un carnage,
Et l'on va me tuer, j'en suis sûr, comme un chien ! »

Puis, en rêve, il voyait sa pauvre vieille mère,
Au dos voûté par l'âge, aux cheveux presque blancs,
Égrenant chaque jour, aux marches du Calvaire,
Son chapelet de buis, entre ses doigts tremblants.

La chère et sainte femme, elle prie, elle pleure.
Contre le désespoir son âme se défend,
Mais au Dieu qu'elle implore et que sa lève effleure
La pauvre, nuit et jour, demande son enfant.

Et le conscrit rêvait, et toute sa pensée
Était là-bas, bien loin, avec ceux qu'il aimait.
La guerre, disait-il, la guerre est insensée !
C'est un crime, et pourtant le bon Dieu le permet.

Jean-Pierre cependant n'était pas trop à plaindre,
Son régiment n'avait pas encor vu le feu;
Aussi se disait-il, commençant à moins craindre :
Si c'est toujours ainsi, la guerre n'est qu'un jeu !

Puis, mon bataillon campe en haut d'une colline,
Dans un vieux château fort; pour prendre ce château
Il faudrait un assaut, et ma foi, j'imagine
Qu'ils n'oseront jamais s'approcher du coteau.

Mais voilà qu'un matin, la voix du canon tonne !
Les ennemis sont là. Des cris montent dans l'air :
Aux armes ! chargez ! Feu ! que l'on sabre et canonne !
Les coups partent, plus prompts que la foudre et l'éclair.

Ah ! ce fut une rude et sanglante bataille;
On fit des deux côtés d'héroïques efforts,
Les canons, les fusils vomissaient la mitraille,
Et les morts s'entassaient, horribles, sur les morts.

Mais il était écrit, destin fatal et sombre,
Que nos vaillants soldats, dans ces combats maudits,
Succomberaient toujours écrasés par le nombre,
Et seraient pourchassés ainsi que des bandits.

O rage ! la victoire abandonnait les nôtres,
Qui pourtant se battaient comme de vrais héros !
Et cette fois encor, comme toutes les autres,
Il faut fuir, et laisser la place à ces lourdauds.

Voyez-les, nos soldats, courant à perdre haleine.
Se sauvant éperdus, traqués, la rage au cœur,
Allant sans savoir où, devant eux, dans la plaine,
Suivis par les hourras insultants du vainqueur !

Vont-ils donc tous périr ? Non, la nuit les protège
Et les cache... Ils sont loin. On n'entend plus, hélas !
Que les cris des blessés se tordant sur la neige
Le combat est fini, les ennemis sout las.

Pendant qu'on se battait, que faisait donc Jean-Pierre ?
D'où vient qu'on ne l'a pas même vu dans les rangs ?
A-t-il payé sa dette et mordu la poussière ?
Est-il parmi les morts, ou parmi les mourants ?

— Non, Jean-Pierre est vivant, et très bien vivant même
Pendant qu'à coups de crosse, on tuait, on hachait
Ses compagnons, lui, pris d'une terreur extrême
Là-haut, dans les greniers du château, se cachait.

Maintenant, il est là, blotti sous une bâche ;
Il frissonne, il a peur. De grands fantômes blancs
L'étreignent dans leurs bras, et gravent le mot : lâche,
Sur son front en sueur, avec leurs doigts sanglants.

Lâche ! lâche ! oh ! ce mot, ce mot hideux, terrible,
Résonne comme un glas dans le fond de son cœur !
Le remords le déchire. O destinée horrible,
Tout est perdu pour lui : parents, patrie, honneur !

Au-dessous, les Prussiens vont, viennent, dans les salles
Jean-Pierre entend leurs cris, il entend leurs chansons ;
Il entend résonner leurs sabres sur les dalles,
Et ce bruit fait courir, dans son dos, des frissons !

Iais ce n'est plus la peur qui fait trembler Jean-Pierre :
.e conscrit veut laver sa honte et son affron
l sent en lui grandir une sainte colère,
l ne gardera pas cette tache à son front.

Et dans sa tête, il cherche un moyen de vengeance
l voudrait que ce fût diabolique, infernal.
.e jour approche, il faut agir en diligence,
Et les surprendre avant la fin du bacchanal.

S'il mettait le feu ? — Non, ils prendraient tous la fuite
Et pas un ne mourrait; mais comment se venger ?
Tomber au milieu d'eux ? Il se ferait de suite,
Étant seul, sans profit, ni mérite, égorger.

Que faire enfin ? Le jour avant peu va paraître;
On n'entend plus de bruit dans les salles du bas;
Jean-Pierre écoute. — Rien. Il ouvre une fenêtre :
Qu'aperçoit-il au loin, sur la route, là-bas ?

On dirait dans la brume une masse qui bouge.
Ce sont des hommes ! — Non. — Mais si, c'est bien cela.
Encor des ennemis !... Dieu, le pantalon rouge !
Ils ne savent donc pas que les Prussiens sont là ?

O ciel ! les malheureux ne sont qu'un petit nombre.
Ils seront massacrés. Les Prussiens les ont vus,
Et déjà les vautours guettent, cachés dans l'ombre.
Rien ne peut les sauver. Trop tard ! Ils sont perdus !

Jean-Pierre allait crier, quand, plus prompt que la foud
Un souvenir, soudain, traversa son cerveau :
Ses chefs, il s'en souvient, ses chefs parlaient de poudr
Mise en réserve, en bas, dans le fond d'un caveau.

Il quitte sa cachette et comme un fou s'élance
Dans les couloirs ; mon Dieu, si le bruit de ses pas
Allait donner l'éveil ! — Non, il se glisse, avance ;
Personne ne l'a vu ; c'est fait, il est en bas.

Frissonnant, le conscrit cherche, à tâtons, sa route ;
Un froid noir le saisit et pénètre ses os,
Mais il va toujours ; l'eau qui tombe de la voûte
Fait trembler tout son corps en coulant dans son dos

S'il allait maintenant ne pas trouver la porte !
La voici grande ouverte ; oh ! comme son cœur bat !
Allons, Jean-Pierre, allons, que ton âme soit forte !
Sauve les tiens et meurs de la mort d'un soldat !

Il rentre, allume un feu de paille, puis s'arrête.
Il a vu les barils, le long des murs rangés ;
Il approche la flamme en détournant la tête...
C'en est fait, le conscrit et les siens sont vengés.

Aucun n'a jamais su que le pauvre Jean-Pierre
Était mort en héros, mort sur le champ d'honneur;
Quand, dans son bataillon, l'on cause de la guerre,
Les vieux disent de lui : « S'il est mort! — c'est de peur. »

Et là-bas, au pays, sa pauvre vieille mère,
Le dos voûté par l'âge et les cheveux tout blancs,
Égrène chaque jour, aux marches du Calvaire.
Son chapelet de buis, entre ses doigts tremblants.

# LE COMPLIMENT DE BÉBÉ

Je voudrais bien, petit papa,
T'en souhaiter long comme ça,
Pour ta fête;
Je cherche depuis bien longtemps
Toutes sortes de compliments,
Dans ma tête.

Hélas! je ne puis rien trouver,
Et ne sais comment te prouver
Que je t'aime.
Pourquoi donc que l'on ne peut pas
Dire ce qu'on pense tout bas
En soi-même?

Quand je serai plus grand, papa,
Je parlerai mieux que cela
Le langage,
Mais je ne pourrai jamais
Te chérir, je te le promets,
Davantage.

J'ai cherché pendant bien longtemps
Toutes sortes de compliments,
Dans ma tête,
Mais je n'ai trouvé que cela
A te dire, petit papa,
Pour ta fête.

# LA MÈRE DU SUPPLICIÉ

POÉSIE

*Dite par* Mlle Schmidt, *du théâtre de l'Ambigu.*

---

A Victor Hugo.

et homme avait commis je ne sais quel forfait.
n lui coupa le cou; chacun dit : C'est bien fait!
on corps tout mutilé fut cloué dans la bière,
t jeté dans un coin, au fond du cimetière!
ur sa tombe sans croix, le fossoyeur, en tas,
ange chaque matin ordures et gravats ;
'est un entassement de raclures d'allées,
e vieux bouquets, débris des autres mausolées.
ul ne va visiter ce tertre abandonné
ous lequel, pour toujours, dort le guillotiné.
ourtant, quand le jour baisse, à l'heure où la nuit tombe,
uelqu'un vient se pencher au bord de cette tombe.

Qui donc ose venir prier pour l'assassin?
Femmes qui m'écoutez, vous, qui, dans votre sein,
Avez d'un chaste hymen porté le fruit prospère,
Vous l'avez deviné, n'est-ce pas? — C'est sa mère,
La mère du maudit, qui vient là chaque soir,
Cachant ses pleurs dans les plis de son voile noir.
Ce qu'elle pleure, hélas! ce n'est pas l'affreux crime
Qu'a commis son enfant; ce n'est pas sa victime;
Non, c'est lui, c'est sa mort; c'est son trépas brutal.
Quand il tuait, qui sait quel démon infernal
Le poussait? O Seigneur, vous qui savez les causes
De tout, pourquoi, mon Dieu! permettez-vous ces choses?
Pourquoi n'avez-vous donc pas empêché cela?
Et pourquoi mon enfant, plutôt que celui-là?
Quand il était petit, je baisais ses mains blanches;
Plus léger qu'un oiseau voletant dans les branches,
Il courait dans la chambre avec des cris joyeux;
Si vous saviez, le ciel était dans ses grands yeux,
Ses cheveux étaient blonds comme l'or de la plaine,
Sa bouche était petite et rose, et son haleine
Avait un parfum doux comme celui des fleurs.
S'il me voyait pleurer, il essuyait mes pleurs
Bien vite, et me disait : Bonne petite mère,
Pourquoi t'as du chagrin? — Suis pas méchant. Son père

L'adorait, tous les deux nous étions fous de lui.
De tout cela que nous reste-t-il aujourd'hui?
Rêver pour l'avenir d'un enfant tant de choses,
Et ne rien conserver de tous ces rêves roses!
Rien qu'une tombe, hélas! tombe de meurtrier,
Sur laquelle on ne peut, qu'en se cachant, prier!
Un meurtrier! — Non, non : N'est-ce pas, ma chère âme,
Que ce n'est pas toi qui commis ce crime infâme?
Non, non, ce n'est pas toi. — Qui? moi, je n'en sais rien
Mais ce n'est pas lui, non, allez, je le sens bien!
Il a fait des aveux! — Ce ne sont pas des preuves.
Les juges l'ont soumis à de telles épreuves,
Qu'il leur a dit : C'est moi! Plutôt que tant souffrir,
Le malheureux enfant a préféré mourir.
Un crime, — lui! Mon Dieu, vous, vous en qui j'espère,
Cela ne se peut pas, puisque je suis sa mère!

Je suis folle et je cherche en vain à m'abuser :
Ce meurtre, il l'a commis, et vouloir l'excuser
N'est pas possible, non; mais enfin, la justice,
Quand elle le condamne au suprême supplice,
Enlève au criminel même le repentir.
On peut bien, sans tuer un homme, le punir.
Pourquoi donc recourir à ce moyen extrême,

Et pour venger un crime, en commettre un soi-même?
Punissez, il le faut et vous avez raison,
Vous avez pour cela le bagne et la prison,
Mais laissez-leur la vie! ah! Dieu même l'ordonne!
C'est vous qui condamnez, mais c'est lui qui pardonne!

Hélas! lorsqu'en plein jour, à la face des cieux,
Vous assemblez les bois du gibet odieux,
Vous ne sentez donc pas, quel que soit le coupable,
Que vous dressez, spectacle atroce, épouvantable,
Sur un nouveau Calvaire une nouvelle croix?
D'ailleurs, sachez-le bien : c'est excéder vos droits,
C'est frapper dans sa chair une femme innocente,
Qu'oser tuer l'enfant, quand la mère est vivante!

O juges! cette femme a raison, et sa voix
Devrait vous rappeler la plus belle des lois,
La loi du Christ, qui dit : Toute tête est sacrée.
Cette loi vous gênait, vous l'avez massacrée.
Et depuis, chaque jour, sans honte et sans remord,
C'est au nom de ce Christ que vous donnez la mort.
O ciel! c'est donc pour vous une bien belle fête,
De voir dans un baquet grimacer une tête?
On prétend que rien n'est plus hideux cependant.

Vous ne comprendrez donc jamais, en entendant
L'horrible grincement du couperet infâme,
Qu'en mutilant un corps, vous violez une âme?
Hélas! non, tout cela l'on vous l'a dit cent fois,
Et vous êtes restés sourds à toutes les voix.
Rien ne peut vous fléchir; c'est en vain que les mères
Viennent à vos genoux sangloter leurs prières;
En vain que l'on vous dit : L'humanité défend
De tuer sous les yeux de sa mère un enfant;
En vain, qu'à votre code opposant l'Évangile,
On vous prouve combien la justice est fragile;
Donc, il vaut mieux, muets, laisser venir le jour
Où, juges, vous serez jugés à votre tour.

# DIPLOMATIE

Au petit William Ricquier.

Je vous aime, chers bébés roses,
Mais, voyez-vous, je ne sais pas, —
Pour les faire rire aux éclats,
— Dire aux bébés de folles choses.

Mes pensers sont souvent moroses,
Et souvent je pleure tout bas,
Traînant après moi, sur mes pas,
Un mal dont j'ignore les causes.

Si, quelquefois, pour mettre un peu
De joie au fond de votre œil bleu,
J'adoucis mon regard sévère,

Si ma tristesse se défend,
C'est qu'un sourire de l'enfant,
Me vaut un sourire du père.

# L'ACCROC

MONOLOGUE

*Dit par* M. Tervil, *du théâtre des Variétés*

---

À mon ami Ferdinandus.

Il y a quinze jours, je demande un congé,
Pour aller voir mourir un vieil oncle que j'ai
Dans le département de la Meurthe-et-Moselle.
Mon chef ne parut pas *couper* dans la ficelle ;
Pourtant il m'accorda ce que je souhaitais.
Le lendemain matin dès l'aube je partais,
Gai, content, altéré d'air libre et de verdure !
(Car l'oncle n'était bien qu'une simple imposture.)
Je demande à la gare un billet pour Mâcon,
Et je cours m'installer dans le dernier wagon
Espérant être seul, mais espérance vaine !
On ouvre la portière, un parfum de verveine

M'arrive dans le nez. Le froufrou d'un jupon
Parvient à mon oreille, un tout petit peton
Se montre, puis un autre... enfin sur la banquette
Une dame s'assied... Je flaire une conquête.
J'aide la voyageuse à placer ses colis :
Elle me remercie en termes très polis,
Tandis que, souriant, je regagne ma place.
Je ne savais pas trop comment rompre la glace;
J'essayai cependant : — Il fait un bien beau temps,
Madame, et les fermiers doivent être contents.
— Oh! oui, monsieur.
— On dit pourtant que la salade
Ne rend pas, et de plus, que l'avoine est malade.
— Tant pis, monsieur, je plains les malheureux chevaux.
— Oh! madame, voyez les jolis petits veaux,
Juste en face de vous, tout là-bas, sous les ornes!
— Je croyais que les veaux, monsieur, avaient des cornes?
— Non, pas eux! Leurs papas et leurs mamans aussi.
Ils en auront plus tard. Nous parlâmes ainsi
Longtemps. Je commençais à trouver monotone
La conversation de la jeune personne.
Avec ça j'étouffais dans ce chemin de fer!
J'ouvre un peu la fenêtre afin de prendre l'air;
Voilà qu'en me penchant, ô rage, ô coup funeste,

Je sens se déchirer... Ce n'était pas ma veste,
Non, c'était ma culotte! Immobile, éperdu,
Je restais là, suant, tremblant, le dos tendu!
Je craignais, en bougeant, que cette déchirure
S'augmentât, et n'osais rentrer dans la voiture.
J'espérais que cela ne se voyait pas trop,
Que du moins mon veston dissimulait... l'accroc;
Mais la dame, soudain, tremblante de colère,
M'ordonne de m'asseoir; or, la chose était claire,
Elle avait vu ce qui venait de m'arriver.
J'aurais donné cent sous pour pouvoir m'esquiver,
Et changer de wagon pour changer de costume.
Avec ça j'avais peur d'attraper quelque rhume.
Non, voyez-vous d'ici ma situation?
Le train s'est arrêté! C'est une station!
Je prends mon sac et saute en bas de la voitur
Et je cours me cacher derrière une masure;
J'enlève vivement le maudit pantalon,
Je cherche dans mon sac, je fouille jusqu'au fond
Je ne trouve dedans, oh! l'angoisse mortelle!
Qu'un pantalon de femme avec de la dentelle!
Je comprends tout. Ce sac n'est pas du tout le mien
C'est celui de la dame! Il faut cependant bien
Que j'endosse cela, pour regagner la voie.

Endossons! je courrai pour ne pas qu'on me voie;
Une fois en wagon, j'expliquerai d'où vient
L'erreur à ma voisine et lui rendrai son bien.
Je revêts donc l'objet, sans mal, c'est assez ample,
Ce n'est pas tout à fait assez long, par exemple.
Enfin, c'est fait, je cours, craignant d'être en retard.
J'arrive juste à temps... pour voir le train qui part.
Je ne sais où me mettre! Enfin, tant pis! je m'arme
De courage et m'en vais trouver un grand gendarme
Que j'aperçois debout devant la station.
Je veux lui raconter ma situation,
Mais aussitôt voilà ce haut fonctionnaire
Qui croit que je plaisante et me dit de me taire.
Moi j'insiste, il se fâche : Allez-vous circuler,
Polisson! Je comprends qu'il va me bousculer
Si j'ose résister. Alors je prends la fuite,
Entraînant un essaim de gamins à ma suite.
Je suis tout en sueur! je vais sans savoir où,
Manquant à chaque pas de me rompre le cou,
Fuyant devant la meute aux clameurs diaboliques,
Lorsque, soudain, je vois briller ces mots magiques
Au-dessus d'une porte : « Au Guide du Bon Ton.
Habillements complets! » — Je tourne le bouton.
Je produis un effet impossible à décrire.

Les commis partent tous d'un grand éclat de rire,
La patronne se pâme au fond de son fauteuil,
Mais son mari m'indique, avec le doigt, le seuil,
Et me jette dehors. Je ne sais plus que faire!
Que vois-je? Le fanal rouge d'un commissaire!
J'entre sans hésiter dans l'établissement.
Je veux tout raconter sans perdre un seul moment;
L'intègre magistrat me dit avec malice
Qu'il sait tout. Il paraît que déjà la police
Savait tout. Un agent m'emmène et me conduit
Dans un grand local triste et noir comme la nuit.
— C'est un tailleur en gros, pensai-je... Mais la porte
Du fond s'ouvre. Un monsieur, suivi d'une cohorte
De garçons en livrée, entre, et me met ses doigts
Sur le crâne en disant : — Très bien, parfait, je vois
Ce qu'il faut. — Je n'avais jamais vu, je le jure,
Pour aucun pantalon prendre ainsi la mesure.
— Déshabillez-vous vite! ordonne le tailleur.
— C'est drôle, comme il a le sourire railleur,
Me dis-je en retirant la fatale culotte.
— Eh! bien, ce pantalon, quand est-ce, je grelotte.
— Otez d'abord tout ça.
— Comment? mais, s'il vous plaît,
Je n'ai pas demandé le costume complet.

A ces mots, il fait signe aux garçons ; on me roule
Sur le plancher ainsi qu'on eût fait d'une boule,
Puis je sens tout à coup une avalanche d'eau
Qui m'inonde le corps en me glaçant la peau.
J'ai beau crier, hurler, leur jurer qu'ils se trompent,
Ils n'entendent rien, rien, et pompent, pompent, pompent.
Je me débats toujours comme un vrai forcené ;
Je comprends maintenant qu'on ne m'a pas mené
Du tout chez un tailleur, mais dans quelque Bicêtre
De province. Il fallut vingt jours pour me remettre
Et prouver que j'avais ma complète raison.
Ah ! si vous voyagez, retenez la leçon !
Souvenez-vous de mes tragiques aventures,
Et de vos pantalons visitez les coutures !

# IDYLLE

A M. Jean Richepin.

Elle traîne, la pauvre fille,
Une monstrueuse guenille,
Funèbre épave des salons,
Qui bat, boueuse, ses talons,
Et que le sirop des soirées
Diapre de taches moirées.
Contente d'avoir sur la peau
Cet étrange et sale oripeau,
Elle rit, gazouille et caquette
Au bras d'un grand gas en casquette,
Qui se donne des airs vainqueurs,
En lissant ses accroche-cœurs.

Ils vont, sur la route poudreuse,
Lui, gonflé d'orgueil, elle, heureuse.
La nature rit à ces gueux
Qui passent, les yeux dans les yeux,
En se jurant, folle promesse,
Que leur amour vivra sans cesse.
Mille parfums embaument l'air ;
Tout au loin, le tintement clair
D'une vieille cloche résonne,
Et l'angélus du matin sonne ;
Les papillons boivent les pleurs
De l'aube au calice des fleurs ;
Dans le ciel bleu, les hirondelles
S'entre-croisent à tire-d'ailes ;
Moineaux, fauvettes et pinsons
Chantent, cachés dans les buissons,
Que l'aurore vermeille azure,
Et la brise bat la mesure.
Et nos deux pâles amoureux,
Poussant des soupirs langoureux,
Écoutent, ravis, ces murmures,
En cueillant aux buissons des mûres,
Puis, lassés d'entendre et de voir,
Ou bien seulement pour savoir

Si là, tout près, dans le bois sombre,
On pourrait trouver un peu d'ombre,
On les voit sous les frais arceaux
Que forment les verts abrisseaux,
Disparaître; à leurs pieds, la mousse
S'étale verdoyante et douce,
Et les invite à s'allonger
Quelques minutes pour... songer.
Et les voilà couchés dans l'herbe,
Et conjuguant l'éternel verbe.
Les oiseanx roucoulent toujours,
Mais nos amants sont déjà sourds.
La fille minaude, coquette,
Et dit que... non, à la casquette,
Se débat... puis enfin se rend ;
Et leur regard se perd, mourant,
Au milieu de ces harmonies,
Dans des extases infinies.

# SUR UN LIT D'HOPITAL

POÉSIE

*Dite par* M. Jolly, *membre de la Société de lecture et de récitation.*

---

A M. le docteur Campenon.

Sur son lit de douleur, un moribond se tord.
L'air manque à ses poumons : il râle, étouffe et mord
Ses bras nus et crispés. Il se débat ; la fièvre
Glace son corps morbide et dessèche sa lèvre.
Ses dents claquent. Ses yeux hagards, secs et vitreux,
Vacillent, éperdus, dans leur orbite creux.
Un hoquet le secoue et s'éteint dans sa gorge,
Avec un bruit pareil au soufflet d'une forge.
La crise est plus aiguë. Il bat l'air de ses bras,
Et de son pied nerveux rejette au loin les draps
Sous lesquels il grelotte et dont le poids l'écrase.
Puis il se calme, il cherche à parler... mais la phrase

Expire en son gosier. La sueur de la mort
Perle à son front. Il tente, en un suprême effort,
De s'arracher d'un bond à la fatale couche,
Sur laquelle le tient cloué le mal farouche ;
Mais c'est en vain qu'il cherche à se tenir debout,
Qu'il s'accroche aux rideaux, à la muraille, à tout ;
En vain, ses doigts tordus cherchent un point solide,
Pour appuyer un peu sa pauvre tête vide ;
Sur ses genoux osseux, son corps tremble et faiblit,
Il chancelle et retombe épuisé sur son lit.

C'en est fait ! Il comprend maintenant que son heure
Va sonner. Une larme à ses yeux monte. Il pleure !
Il pleure son enfance et ses jeunes amours !
Il pleure ses meilleurs et ses plus mauvais jours !
Il pleure les grands bois pleins d'ombre et de silence
Qu'affectionnait tant sa rêveuse indolence !
La plaine, où méditaient, penchés, les épis blonds !
L'herbe haute des prés ! Les verdoyants vallons !
Tout son passé revit dans un lointain mirage :
« La maison paternelle, au milieu du village !
» Le calvaire où, depuis le dernier jubilé,
» Pourrissent les débris d'une gerbe de blé !
» Le vieux clocher perdu dans un fouillis de branches !

Les volets verts ou gris des maisonnettes blanches !
» L'école, dont les bancs étaient vite déserts,
» Quand le printemps posait ses premiers tapis verts !
» La grand'place où les vieux faisaient sauter les quilles,
» Pendant que les garçons faisaient danser les filles !
» Les ruines de granit du féodal manoir,
» Qu'on allait, deux par deux, visiter chaque soir !
» Les couples se glissaient furtifs comme des ombres,
» Sous les arceaux voûtés des grands corridors sombres ;
» Là, l'écho redisait ces mille riens charmants,
» Que l'amour fait fleurir aux lèvres des amants.
» Et les pas résonnaient sur les dalles antiques,
» Où les corps dessinaient des ombres fantastiques.
» Puis bientôt, dans la nuit, ces ombres s'effaçaient,
» Les pas ne sonnaient plus, les murmures cessaient,
» D'autres nids s'élevaient près des nids d'hirondelles,
» Et soupirs et baisers se mêlaient aux bruits d'ailes.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Mais quand venait l'aurore aux reflets diaprés,
» Lorsque sonnait l'heure où mille insectes nacrés
» Commencent à chanter sous les vertes fougères,
» Les ombres, tout à coup, disparaissaient, légères,
» Délaissant du manoir les amoureux abris,

» En les voyant passer, en entendant leurs cris,
» Les lourds piliers devaient sentir leur cœur de pierre
» Tressaillir de plaisir sous leur corset de lierre.
» Adorable réveil ! Le parc silencieux,
» S'emplissait brusquement de mille bruits joyeux.
» Dans les airs, dans les prés, dans les bois et les plaine
» Les oiseaux mêlaient tous leurs voix aux voix humaines
» Oui, tout chantait : Amants, fauvettes et pinsons,
» Et la brise, en passant, moissonnait leurs chansons ! »
Le pauvre moribond, les paupières mi-closes,
Regarde vaguement tous ces horizons roses.
Perdu dans le passé, — le présent, l'avenir,
Il a tout oublié, pour se mieux souvenir.
Et comme le pêcheur, après un jour d'orage,
Il sent renaître en lui l'espoir et le courage.
Ses maux sont terminés, il ne sent plus son mal,
Il ne voit plus les lits tout blancs de l'hôpital,
Ni la sœur qui sourit doucement sous son voile,
Et lui montre, à travers les vitres, une étoile.
Les choses qu'il voit sont les choses d'autrefois,
Et les bruits qu'il entend sont de lointaines voix !
Allons ! dit-il, allons ! c'est la fin du martyre !
Et son âme s'enfuit dans un dernier sourire.

# LE PAGE

A mon ami ALBOUY.

Sois sage,
Moqueur ;
Beau page
Sans peur.

Ménage
Ton cœur,
Volage
Vainqueur.

La rose
Éclose
Mourra;

Vieillesse
Suivra
Jeunesse.

# COCO

---

A Émile Boucher.

Le couvert est dressé : Monsieur se met à table.
Madame est d'une humeur atroce, épouvantable;
Coco, son perroquet, a failli se casser
Les pattes en voulant sauter pour l'embrasser.
Dam ! elle lui sourit, le caresse et le baise
Tant, que Coco finit par la trouver mauvaise.
Il donne à sa maîtresse un gentil coup de bec,
Emportant et la chair et l'épiderme avec,
Et s'en va se percher sur le bord d'une assiette.
Monsieur veut lui donner un coup de sa serviette,
Mais madame lui dit, — qu'il n'a pas fait exprès,
Et que c'est en jouant ; qu'il est toujours après,

Et qu'il est, en un mot, plus bête que la bête.
— Viens, mon petit Coco; grrrater, grrrater la tête.
Coco, se sentant fort, se met à fourrager
Dans les plats, comme un coq dedans un potager.
Enfin, juché dessus le bord de la soupière,
Il aiguise son bec comme sur une pierre.
Le perroquet s'en donne à loisir, mais voilà
Qu'il laisse choir sous lui, dans le tapioca,
Une substance molle et visqueuse et verdâtre...
C'est...... tout juste, c'en est. Alors, coup de théâtre !
Et monsieur, cette fois, de colère pâlit.
Madame en souriant prend le corps du délit
Dans sa cuiller : Tu vois que c'est bien peu de chose.
— C'est trop fort, dit monsieur; tu m'aimes, je suppose,
Plus que ce perroquet ? — Je gagerais pourtant
Que tu te fâcherais si j'en faisais autant !

# LA VALSE DES FEUILLES

A mon ami Ernest Roy.

Tourbillonnez ! Tombez, feuilles légères !
Obéissez aux caprices du vent.
Ici tout passe et l'homme, bien souvent,
Voit fuir ainsi ses rêves éphémères.

Envolez-vous, feuilles légères !
Envolez-vous !
Dans les fougères,
Vous trouverez un lit bien doux.
Feuilles légères,
Envolez-vous.

L'hiver a mis son baiser sur vos charmes,
Et vous mourez du baiser de l'hiver.
En vous voyant tourbillonner dans l'air,
On croirait voir les cieux verser des larmes.

Envolez-vous, feuilles légères !
Envolez-vous !
Dans les fougères
Vous trouverez un lit bien doux
Feuilles légères.
Envolez-vous

Qui sait, qui sait, si la feuille qui tombe
N'est pas, hélas ! une âme qui s'enfuit ?
Quand on la voit s'abîmer dans la nuit
On croit toujours voir s'ouvrir une tombe

Envolez-vous, feuilles légéres
Envolez-vous
Dans les fougères
Vous trouverez un lit bien doux
Feuilles légères,
Envolez-vous.

Vous reviendrez vous balancer aux arbres,
Car votre nuit, ô feuilles, n'a qu'un temps.
Vous reviendrez, mais, hélas ! le printemps
Ne rend pas ceux qui dorment sous les marbres.

Envolez-vous, feuilles légères !
Envolez-vous !
Dans les fougères,
Vous trouverez un lit bien doux.
Feuilles légères,
Envolez-vous.

# LE LION

POÉSIE

*dite par* M. Philippe Garnier, *de la Comédie-Française*

---

A mon ami Mathivet.

Un jour, certain dompteur de foire,
Dont le nom flétri par l'histoire
De tous est, hélas, trop connu,
Étant, disait-il, parvenu
A vaincre un lion féroce,
Avait convié ses amis
A venir contempler, spectacle infâme, atroce,
L'animal-roi, qu'à coups de crosse,
Le lâche avait soumis.

Terrible, aveuglé par la rage,
Brisé de honte et de douleur,

Le lion bondit dans sa cage,
Sous les coups de son fier dompteur.
Au-dessus de son front la cravache tournoie,
Et son hideux sifflement
Le fait rugir sourdement ;
Et son œil, qui la suit dans l'espace, flamboie.
Ses poils se sont dressés
Sur son dos qu'elle effleure.
C'en est trop, c'est assez !
Le lion veut avoir et son tour et son heure.
Allons ! debout ! lève-toi !
Défends ton titre de roi !
On croit ta force brisée,
Va, défends, ô géant, ton pouvoir contesté !
Montre à la foule électrisée,
Qui de ta grandeur fait une risée,
Qu'on ne touche pas à ta majesté.
Bondis, comme autrefois dans les bois et les jungles.
Que tes cris, qu'on entend la nuit dans les déserts,
Déchirent de nouveau les airs
O lion, aiguise tes ongles,
Brise tes barreaux,
Arrache ta chaîne,
Et crache ta haine,

A la face de tes bourreaux !

Ah ! nains, vous n'osez plus rire,
A son tour, le géant vous fait trembler de peur !
Et toi, superbe dompteur,
Ton-t-il donc perdu tout son empire ?
Allons donc, affermis ta voix,
Et prends ton air le plus bravache.
Va, va, fais siffler ta cravache,
Frappe ! frappe encore une fois !

Mais quoi, la terreur les glace ?
Tous restent cloués à leur place,
Et regardent, tremblants, le lion furieux,
Dont les yeux fascinent leurs yeux ?
Hourra ! de nouveau dans l'espace,
Le long fouet se déroule et l'enlace.
Ah ! malheur à vous, imprudents !
Cinglé par la lanière,
Le lion les yeux ardents,
A secoué sa royale crinière,
Et va vous déchirer, lâches, avec ses dents.

Sous ses griffes de fer déjà la cage cède.
A terre, les barreaux tordus gisent épars,

Et tous les spectateurs que la terreur possède,
Cherchent à fuir alors, éperdus et hagards.
Le lion, dressant sa noble tête,
Passe au milieu d'eux,
Calme et majestueux,
Et devant la royale bête,
Tous s'inclinent épouvantés.
Mais voyant qu'au loin il va disparaître,
Ils sentent tout à coup leur audace renaître.
A mort! hurle-t-on de tous les côtés
Mais la foule soudain recule frémissante :
Le lion s'est arrêté,
Et de sa gorge haletante,
Sortent ces trois mots, dits d'une voix éclatante :
« Salut, sainte Liberté! »

# TOINON

A M^lle K....., de l'Odéon.

Qui donc résisterait à ta beauté, Toinon!...
Et qui n'aimerait pas tes charmes diaboliques?
S'il pouvait de sa main caresser ton menton,
*Argan* même oublîrait un instant ses coliques.

*Tartuffe*, ce dévot... ou plutôt ce fripon,
Qui rougit saintement à toutes tes répliques,
Si tu lui disais : Oui, — ne répondrait pas : Non,
J'en jurerais, malgré ses airs évangéliques.

Le public te chérit, il aimeta gaîté,
Tes ruses de gamin, tes airs d'enfant gâté,
Il aime de tes mots l'allure cavalière.

Et tandis qu'il se brûle aux flammes de tes yeux,
Les sonores éclats de ton rire joyeux
Jusque dans son tombeau vont réveiller Molière!

# REVIENS!

Elle est sourde à ma voix qui l'appelle et soupire;
Seuls les grands arbres verts
Entendent chaque nuit les plaintes de ma lyre,
Mes sanglots et mes vers.

Ah! reviens! — Loin de toi, mon âme se déchire.
Viens dans mes bras ouverts,
J'oublierai, — chère amante, en voyant ton sourire
— Tous les tourments soufferts.

L'onde de nos ruisseaux a gardé ton image;
Le merle, tes chansons; le sable du rivage,
L'empreinte de tes pas.

Ah! reviens à ton nid, fugitive hirondelle!
A nos serments d'amour je suis resté fidèle,
Et je ne t'en veux pas!

# CONTRASTES

---

A mon ami Ricouard

La femme est toujours grosse et l'homme toujours plein;
Elle lutte et travaille, et lui, gronde et se plaint;
Vaillante, elle accomplit sans murmurer sa tâche;
Sans honte, il dort, il mange, et se saoûle, le lâche;
Contre la pauvreté la femme se débat,
Et ça fait rigoler son homme qui la bat;
Elle tient avec soin sa mansarde proprette;
Lui, brise tout, quand il a bu, dans la chambrette;
Elle donne à ses fils de morales leçons;
Lui, braille devant eux de grivoises chansons.
Voilà dix ans bientôt qu'ils demeurent ensemble,
Que l'homme jure et frappe, et que la femme tremble,

Et pourtant quand revient le soleil du printemps,
Ils s'en vont le dimanche avec tous leurs enfants,
Pleins de joie, oublieux et des coups et des scènes,
Courir comme des fous dans le bois de Vincennes.
Ils reviennent le soir, en se tenant la main,
Et chantant des chansons tout le long du chemin ;
Puis, petit à petit, l'homme devient plus tendre,
Et la femme, penchée afin de mieux entendre,
Écoute en souriant parler le dieu d'amour...,
Et met, neuf mois après, un nouveau fils au jour.

# ADAM ET ÈVE

MONOLOGUE

*Dit par* MM. COQUELIN *cadet, sociétaire de la Comédie-Française et* TOUSÉ, *du théâtre national de l'Odéon.*

---

mon ami Paul BILHAUD.

Ève ayant mordu dans la pomme,
De son paradis Jehovah
La chasse, avec Adam, son homme;
Tous deux s'en vont cahin-caha.

Après avoir, à l'aventure,
Erré longtemps, longtemps, longtemps;
Sans feu, sans abri, sans pâture,
Affamés, moulus, grelottants,

Tous deux s'assirent sur la mousse,
A l'ombre d'un jeune bouleau;
Adam, brisé par la secousse,
Se mit à pleurer comme un veau.

Ève, voyant pleurer son homme,
Épongea les pleurs de ses yeux
Avec les feuilles de la pomme,
Qu'elle gardait dans ses cheveux.

Sa main caressa l'épiderme
D'Adam très amoureusement;
Mais lui, d'une voix rude et ferme,
L'envoya dinguer brusquement.

— Va-t'en, dit-il, femme adultère !
Toi, qui causas tous mes malheurs !
Toi, par qui je vais, sur la terre,
Éprouver toutes les douleurs.

Ève, n'osant pas lui répondre,
Mâchonnait de l'herbe et des fleurs;
Adam continuait à fondre
En un vrai déluge de pleurs.

— Ah ! Seigneur ! geignait-il, c'est elle
Qu'il fallait frapper, non pas moi.
Pourquoi donc me punir, pourquoi ?
Votre vengeance est trop cruelle !

— Tiens, dit la mère Ève, as-tu pas
Mangé de la pomme que l'ange... ?
— C'est vrai, mais lorsque tu me l'as...
Je t'ai dit : Zut !... Tu m'as dit : Mange !

— Ah ! tiens, tu me pousses à bout !
Je ne t'ai pas forcé, j'espère ?
— Mais si..., tu m'as fait manger tout,
Oui tout, jusqu'au trognon..., vipère !

— Dis-donc, tâche d'être poli.
D'où sors-tu donc ?... Est-ce ma faute,
Si t'es à moitié ramolli,
Depuis qu'il te manque une côte ?

— Ingrate ! — Va donc, désossé !
— Dieu voulait que j'eusse une femme,
Mais je m'en serais bien passé,
Je te le jure sur mon âme.

— Oh ! menteur ! — Je vivais en paix,
Seul avec les fleurs et les bêtes,
Jamais d'ennuis, non, rien jamais,
Tout était pour moi plaisirs, fêtes !

J'avais toujours quelque chanson
Joyeuse sur la bouche! ah! dame!
En ce temps-là, j'étais garçon,
Vous n'étiez pas encor, Madame!

Hélas! un jour je m'endormis
Sur le gazon, quelques minutes,
Au côté soudain je sentis
Un chatouillement... et vous fûtes.

Dès lors, le céleste courroux
S'est abattu sur moi, terrible;
Depuis que je suis avec vous,
Ce que j'ai souffert, c'est horrible!

D'abord, tout au commencement,
Insensé! je trouvais ça drôle
D'être mari; mais, promptement,
Je me suis lassé de mon rôle.

Vous êtes sotte, propre à rien,
Bavarde, sale... un caractère!
— Mon cher époux, je vous vaux bien.
— Fais-moi le plaisir de te taire.

— J'ai bien le droit de parler? — Non.
Je veux parler tout seul, Madame.
— C'est le moyen d'avoir raison.
— Je suis l'homme, moi ; vous, la femme.

Osez-vous bien, après l'affront
Que vous m'avez valu, traîtresse,
Relever encore le front,
Et venir parler en maîtresse?

Par votre faute, j'ai perdu
La paix, le bonheur, l'espérance!
Mes jours, vous l'avez entendu,
S'écouleront dans la souffrance!

Ah! si du moins Dieu m'avait mis
Seul, hors de la céleste enceinte,
Je me serais alors soumis,
Sans peine, à sa volonté sainte.

Mais non, il vous chasse avec moi,
Nous attache à la même chaîne!
Il faut, me courbant sous sa loi,
Qu'avec moi, toujours, je vous traîne!

Il gémit ainsi tout le jour,
Ève, se sentant bien coupable,
Dépensait des trésors d'amour!
C'était beau, touchant, lamentable!

Or, vers le soir, Dieu descendit,
Et, frappant Adam sur l'épaule,
Il le fit lever, et lui dit :
« Sèche tes larmes, mauvais drôle.

» J'ai tout entendu de là-haut.
» Ah! tu m'accuses d'injustice!
» Polisson! qu'est-ce qu'il te faut,
» Et que voulais-tu que je fisse?

» Réfléchis un peu. Mon courroux
» Fut bien moins grand que votre crime.
» Je fus certainement trop doux.
» Et tu te poses en victime?

» Oui, je t'ai dit : Tu souffriras
» Dans ton corps, tes fils et ta femme,
» Travailleras et gémiras,
» Jusqu'à ce que tu rendes l'âme.

» Mais je pouvais doubler tes maux
» Et te donner, dans ma colère...
— Quoi? dit Adam, tendant le dos...
» Quoi, Monsieur? — Une belle-mère! »

Et cela dit, Dieu s'envola,
Laissant les deux époux à terre.
C'est, dit-on, dans cette nuit-là
Qu'Adam fut notre premier Père!

# SUR LES EAUX

## POÉSIE

*Dite par* M. ALBOUY, *membre de la Société de lecture et de récitation.*

---

A mon ami Charles ORRIER

La barque se balance
Mollement sur les eaux.
Ainsi qu'un vol d'oiseaux
La barque se balance.
Charmante d'indolence,
Au milieu des roseaux,
La barque se balance
Mollement sur les eaux.

Le matelot fredonne
Un chant doux et plaintif.
Laissant aller l'esquif,
Le matelot fredonne.

Et la bise d'automne
Glace son front pensif.
Le matelot fredonne
Un chant doux et plaintif.

Sur le bord il se penche
Et veille à l'hameçon.
Sans taire sa chanson,
Sur le bord il se penche.
Accroupi sur sa planche,
Il guette le poisson.
Sur le bord il se penche,
Et veille à l'hameçon.

L'astre de feu s'incline
Et descend lentement.
Dans le bleu firmament,
L'astre de feu s'incline.
Empourprant la colline
De son rayonnement,
L'astre de feu s'incline
Et descend lentement.

Le vent gonfle les voiles
Avec un bruit joyeux.

Souffle mystérieux,
Le vent gonfle les voiles,
Et déjà des étoiles
Se montrent dans les cieux.
Le vent gonfle les voiles,
Avec un bruit joyeux.

La lune argente l'ombre,
De son pâle reflet.
Autour du batelet,
La lune argente l'ombre.
Le pêcheur, sans encombre
Retire son filet.
La lune argente l'ombre
De son pâle reflet.

Le pêcheur sur la rive
Laisse là son bateau,
Puis il prend son manteau,
Le pêcheur, sur la rive.
Et d'une allure vive,
Gravissant le coteau.
Le pêcheur sur la rive
Laisse là son bateau.

Il rentre en sa chaumine,
Et dort jusqu'au matin.
Chargé de son butin,
Il rentre en sa chaumine.
Sur la route il chemine,
Content de son destin,
Il rentre en sa chaumine,
Et dort jusqu'au matin.

Demain, avant l'aurore,
L'onde le bercera
Il recommencera
Demain, avant l'aurore;
Sur la vague sonore,
Sa barque glissera.
Demain, avant l'aurore,
L'onde le bercera.

# A VICTOR HUGO

26 février 1881.

Ecoutez ces rumeurs, écoutez ces longs cris
D'amour, d'allégresse et de fête :
C'est l'antique cité, Paris, le grand Paris,
Qui vient saluer son poète.

Oui, les fils de Paris, ces éternels amants
Des sublimes apothéoses,
Viennent au grand Hugo, — pour ses quatre-vingts ans,
— Offrir des bleuets et des roses.

Oui, Paris, oui, la France, un peuple tout entier,
Célèbre son anniversaire,
Et vient orner ici, — d'un immortel laurier,
— Le front du grand octogénaire.

O peuple, tu fais bien d'honorer ce vieillard,
De saluer ce fier génie,
Dont l'œuvre, immense et forte, a régénéré l'art
Et fait plus grande la Patrie.

C'est lui qui hautement, dans sa prose et ses vers,
Plaida, peuple, ta cause sainte,
Qui, le premier, souffrit des maux par toi soufferts
Et, le premier, comprit ta plainte.

Quand il parle de toi comme ils sont beaux les chants
Tombés de sa puissante lyre :
Indulgent aux petits, implacable aux méchants,
C'est pour toi son meilleur sourire.

C'est pour toi, pour toi seul, que sa terrible voix
A toute heure s'est fait entendre;
Et lorsque l'on cherchait à violer tes droits,
Il était là pour les défendre.

Or, tous les peuples, tous, se tournèrent vers lui,
Vers le grand poète de France;
Et, tels que des marins, lorsque l'orage a fui,
Tous murmurèrent : Espérance !

Hugo plaida pour eux. Formidable, sa voix
Eut les grands éclats des tonnerres,
Et tout à coup l'on vit, en l'entendant, des rois
Pâlir d'effroi dans leurs repaires.

Ce vaillant défendit le faible ! — On l'exila.
Va sur des rives étrangères,
Quitte le sol natal ; ton souvenir est là,
Vivant, dans le cœur de tes frères !

Mais ces temps ne sont plus, et les rois à leur tour
Ont enfin passé la frontière.
Pour jamais cette fois, l'ombre a fait place au jour,
Tu peux rayonner, ô lumière !

Peuple, tu peux chanter, tu peux jeter des fleurs
A celui qui prit ta défense,
A celui dont les chants, — en t'arrachant des pleurs,
— Ont su consoler ta souffrance.

Relis son œuvre entière, une à une parcours
Les pages par sa main tracées :
Qu'il chante les enfants, les combats, les amours !
— Partout d'immortelles pensées !

Relis *les Châtiments*, *les Odes*, *les Rayons*,
*Cromwell*, *Angélo*, *Notre-Dame*,
*Claude Gueux*, *Bug-Jargal*, *les Contemplations!*
Partout, un reflet de son âme!

Relis *Mary Tudor* et *la Esméralda*,
*Les Burgraves*, *le Roi s'amuse*,
*Marion*, *Hernani*, *Ruy Blas*, *Borgia*,
Ces perles que pleura sa muse.

Oh! relis cette prose et ces superbes vers,
Cette œuvre est si forte et si belle,
Cette œuvre que tout bas jalouse l'univers,
Parce qu'il la sait immortelle.

Relis enfin ce livre où sont peints tous tes maux,
Relis, peuple, les *Misérables!*
Qui jamais exprima des sentiments plus beaux,
Dans des pages plus admirables?

Et toi, Victor Hugo, poète aux cheveux blancs,
Quels chants nouveaux vas-tu nous dire?
O chante, chante encor! — Oui, dans tes doigts tremblants,
Grand poète, reprends ta lyre!

Chante! — Pour écouter ta voix, tout l'univers
Déjà s'incline et fait silence!
Il faut, poète, il faut, — avec de nouveaux vers,
— Payer le bouquet de la France!

# NON!

**CHANSONNETTE**

*Musique de* M. Cressonnois

---

Il me disait : Ma Lucette,
Je t'aime plus que le jour;
Quand donc, cruelle coquette,
Me paieras-tu de retour?
Il fait nuit, la lune brille
Là-haut dans le firmament,
Avec moi, sous la charmille,
Viens-t'en jaser un moment.

Cela me semblait bon, bien bon,
D'entendre de si douces choses;
Pourtant, les paupières mi-closes,
Je répondais toujours : Non, non!
(*Parlé*) Oh! non.

Il disait : Viens sur la mousse,
Nous asseoir pour écouter
Le bruit de l'herbe qui pousse,
Et le rossignol chanter.
Dans leurs nids, les hirondelles
Font place à leurs amoureux,
O Lucette, fais comme elles,
Et moi, je ferai comme eux.

Cela me semblait bon, bien bon,
D'entendre de si douces choses;
Pourtant, les paupières mi-closes,
Je répondais toujours : Non, non!
(*Parlé*) Oh! non.

Puis il me prenait la taille,
Et pour le faire lâcher,
Il fallait livrer bataille,
Et tout rouge se fâcher.
Je veux sur ta lèvre rose,
Disait-il, prendre un baiser;
Un baiser, c'est peu de chose,
Tu peux bien me l'accorder.

Cela me semblait bon, bien bon,
D'entendre de si douces choses ;
Pourtant, les paupières mi-closes,
Je répondais toujours : Non, non !
(*Parlé*) Oh ! non.

Aujourd'hui je suis sa femme,
Il a mon cœur et ma main ;
Pour deux, nous n'avons qu'une âme,
Et Dieu bénit notre hymen.
Ah ! dam ! c'est lui qui commande,
C'est à l'homme d'ordonner,
Et ce qu'un mari demande,
Sa femme doit lui donner.

Cela me semble bon, bien bon,
D'obéir, et pour bonne cause ;
Aussi, lorsqu'il veut..... quelque chose,
Je ne réponds jamais : Non, non !
(*Parlé*) Oh ! non.

Dans notre gentil ménage,
Tout est aimable et riant ;
Huit gros bébés sont le gage

D'un bonheur toujours croissant.
Tout cela rit, cabriole,
Chaque soir autour de nous,
Et mon cher époux raffole
De ses bambins à l'œil doux.

Cela lui semble bon, si bon,
Que s'il veut avoir la douzaine,
Pour ne pas lui faire de peine,
Je ne répondrai pas : Non, non!
*(Parlé)* Oh! non.

# CHAUD LES MARRONS!

**POÉSIE**

*Dite par* M. Peutat, *du théâtre national de l'Odéon.*

---

A mon ami Georges Lorin.

Chaud là, les marrons, chaud! Il gèle. Le bitume
Craque sous les pieds froids du passant qui s'enrhume.
Chaud là, les marrons, chaud! La bise en sifflant tord
Les arbres dépouillés du boulevard et mord,
Féroce, tous les nez qu'en route elle rencontre.
Chaud là, les marrons, chaud! Dans l'ombre, appuyé contre
Un réverbère éteint par le vent, un petit, —
Que sans doute décembre a mis en appétit,
— Demande en grelottant un petit sou pour vivre,
Mais il voit, un par un, tous les passants se suivre,
Et pas le moindre sou ne tombe dans sa main.
Chaud là, les marrons, chaud! Il mangera demain.

Mais, là-bas, un monsieur — qu'une pelisse immense
Enveloppe des pieds à la tête, — s'avance.
L'enfant quitte sa place et court à lui tout droit !
— Un sou ?
— Non.
— J'ai faim !
— Non.
— Monsieur !
— Il fait trop froid.
Et le monsieur, — plongeant son museau dans sa loutre,
— Fait deux petits brrr, brrr, et, guilleret, passe outre.
Chaud là, les marrons, chaud ! Le savoyard du coin, —
Le marchand de marrons, — voit la scène de loin :
Approche ici, petiot ! Viens-t'en chauffer tes pattes !
Et le pauvret, au feu, tend ses mains écarlates.
Il rayonne : oh ! c'est chaud ! oh ! ça brûle ! oh ! c'est bon !
Et puis il rit tout haut des tic-tic du charbon.
— Prends des marrons, va, mange; un peu de vin, tiens. [liche,
Dit le vieux savoyard, j'en serai pas moins riche.
Et l'enfant mange et boit en regardant le vieux,
Le vieux qu'il remercie en clignotant des yeux.
— T'as fini ?
— Hop ! alors, en deux temps, passe au large !

Et tâche de ne pas revenir à la charge.

— Merci, m'sieur.

— Pas de quoi, va te coucher, crapaud.

Et l'enfant disparaît. Chaud là, les marrons, chaud !

# DANS LES PETITS BATEAUX

A mon ami Delacour.

Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux,
On voit, quand il fait sombre,
Des couples enlacés,
Et l'on entend dans l'ombre
Ces mots : Chut ! Finissez !
Quel est donc ce mystère ?
Qu'est-ce qu'on peut bien faire
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux ?

Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux,

Parfois une voix fraîche
Roucoule une chanson,
Pourtant le bruit empêche
Qu'on prenne du poisson.
Quel est donc ce mystère?
Qu'est-ce qu'on peut bien faire
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux?

Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux,
L'on rit et l'on babille;
Puis chaque matelot
Bientôt se déshabille,
Mais aucun n'entre à l'eau.
Quel est donc ce mystère?
Qu'est-ce qu'on peut bien faire
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux?

Mais les petits bateaux,
Qui glissent sur les eaux,
S'éloignent de la rive;
Et les gais matelots

S'en vont à la dérive
Sur le dos bleu des flots.
C'est dangereux peut-être,
Mais je voudrais bien être
Dans les petits bateaux
Qui glissent sur les eaux !

# AU CASINO DE ***

POÉSIE

*Dite par* M. DUARD, *du Conservatoire.*

---

A M. Ernest DAMÉ.

La foule des danseurs emplit le Casino.
Violons et pistons, trombone et piano,
Geignent avec ensemble, oh! sans pourtant se suivre,
La corde ayant fini toujours avant le cuivre.
Sous les lustres de gaz, les fringants cavaliers
Jettent de longs regards sur les frais espaliers
Que forment deux cents miss pimpantes et coquettes,
N'attendant qu'un signal pour quitter les banquettes.
L'orchestre a préludé. Sur le parquet ciré,
Chaque groupe s'élance et tournoie enivré;
Les jupes en tournant battent comme des ailes,
Les bijoux et les yeux lancent des étincelles.

Et le troupeau bavard des mères, dans un coin,
Surveille en souriant chaque groupe de loin.
Mais tout à coup, l'orchestre, avare d'harmonie,
Geint les derniers accords et la valse est finie.
Ma foi, mes beaux danseurs, vous me semblez si laids,
Que je vais m'allonger là-bas sur les galets,
Et chercher, solitaire, à reprendre le rêve
Ébauché ce matin sur le bord de la grève.
Voyez-vous, je préfère à vos lustres, la nuit,
A vos rires joyeux, je préfère le bruit
Plaintif et régulier de la lame mauvaise
Qui se tord courroucée en battant la falaise.
Ici, c'est la folie agitant ses grelots,
Là-bas, la mer pleurant de lugubres sanglots;
Ici, c'est le mensonge et la haine et l'envie,
Là-bas, c'est le pardon, la prière et la vie;
Ici, c'est le réel; là-bas, le rêve bleu;
Ici, l'enfer; ici, les hommes; là-bas, Dieu!

# PRIMA

MONOLOGUE

*Dit par* M. Galipaux, *du théâtre du Palais-Royal.*

---

A M. le docteur Courssè rant

C'était, je m'en souviens, par un soir de printemps;
J'étais tout jeune encor, j'avais, je crois, seize ans.
Depuis longtemps déjà, j'endormais, plein de crainte,
Les désirs enfermés en mon âme contrainte;
Mais, à les endormir, je m'appliquais en vain,
Un instant assoupis, ils renaissaient soudain.
Sur le point de... faillir, la crainte de mon père
Me retenait encor, je craignais sa colère;
Puis je me rappelais ce qu'il m'avait prédit
Si je... Dieux! Quel tableau! Ne m'avait-il pas dit
Du plaisir convoité toutes les perfidies?
Ce qu'il en résultait de maux, de maladies?

J'avais peur... et pourtant, vers le fruit défendu,
Malgré moi s'élançait tout mon être éperdu!
D'une force invincible innocente victime,
Je sentais que mes pas me portaient à l'abîme!
Puis, sans cesse une voix me répétait tout bas :
« On se moque de toi; crois-moi, n'écoute pas
» Ces contes inventés pour t'effrayer; en somme
» Tous les hommes font... ça. N'es-tu donc pas un homme? »
Et moi, je répondais : « Mais, je n'ai que seize ans,
» Tout au plus, et papa dit que j'ai bien le temps. »
» Non, non, le temps s'enfuit, reprenait plus pressante
» La voix qui harcelait ma vertu chancelante,
» Et l'on doit se hâter de jouir du bonheur,
» Surtout quand on est jeune et qu'on est plein d'ardeur. »
Puis, en passant, je la voyais chaque jour, elle!
Et chaque jour, hélas! je la trouvais plus belle!
Sa grâce, sa blancheur, tout en elle attirait,
Et la voir seulement un instant m'enivrait.
Parfois, il me semblait, soit rêve, soit délire,
Qu'à travers les vitraux, elle allait me sourire.
Mais je luttais toujours... Enfin, je n'y tins plus,
J'osai. L'on m'accorda tout ce que je voulus,
La belle fut à moi. C'était une soirée
De mai; contre mon cœur, je la tenais serrée.

Je marchais tout tremblant, d'un pas silencieux,
Tandis que mes regards se perdaient dans les cieux.
Mes deux mains s'égaraient tout autour de sa taille;
Je tâtais le terrain sur lequel la bataille
S'allait bientôt livrer, prudemment toutefois,
On n'est jamais bien brave une première fois.
Mais petit à petit, se dissipa ma crainte,
Et la pressant soudain d'une dernière étreinte,
Je m'enfuis avec elle au fond du bois discret.
Rien n'est tel que les bois pour cacher un secret.
Et là... vous devinez, c'est facile à comprendre;
Doucement, dans mes mains, elle se laissa prendre,
Et de celle qui fut mes premières amours,
Je pus, tout à loisir, admirer les contours.
Par mes lèvres en feu longuement embrassée,
Par mes doigts inexperts tendrement caressée...
Mais, faut-il raconter tout ce qui se passa?
Sur sa bouche, ma bouche à la fin se plaça;
L'embrasant cette fois d'une brûlante flamme,
Je sentis tout à coup passer en moi son âme.
Tout disparut alors : Bois, terre, firmament!
O la charmante ivresse!... O l'aimable moment!
Le feu divin bientôt me consume et m'embrase,
Et je ferme les yeux, le cerveau plein d'extase!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Soudain, un mal subit, de mes sens s'empara,
Et de mon pauvre cœur le trop-plein..... chavira,
Alors, pris aussitôt d'une frayeur soudaine,
Loin de moi, sans pitié, je chassai l'inhumaine.
A dater de ce jour, l'objet tant désiré,
Pour moi fut à jamais un objet abhorré.
Oui, c'était bien fini, je l'avais prise en grippe,
Et ce fut ma première et ma dernière pipe.

# IN ANIMÀ INGENIUM

A mon ami Auguste SIMON.

J'aime de tes accords la douceur infinie,
Et lorsque, sous l'archet frémissant dans tes doigts,
Gémit ton violon si docile à tes lois,
Je sens monter vers Dieu mon âme rajeunie.

L'âme presque toujours nous tient lieu de génie.
Qui demande aux oiseaux, — dont on entend les voix
Chanter de l'aube au soir dans les prés et les bois,
— S'ils ont soin d'observer le rythme et l'harmonie?

Artiste, c'est ton cœur qui toujours doit parler,
C'est de ton âme enfin que doivent s'envoler
Les notes que redit au loin l'écho sonore.

Lorsque ton violon, joyeux ou bien plaintif,
Chante ou pleure avec toi, je t'écoute, pensif,
Et lorsque tout se tait, longtemps j'écoute encore.

# UN RÉCIDIVISTE

POÉSIE

*Dite par* M. Ritel, *du théâtre de l'Odéon.*



A M. Desrues.

Il est cinq heures. L'ombre envahit le prétoire,
Et l'avocat qui parle engourdit l'auditoire.
Lourdement affaissés sur leurs fauteuils de cuir,
Les juges somnolents regardent l'heure fuir,
Et le greffier, dont l'œil, de-ci, de-là, louvoie,
Se chatouille le nez avec sa plume d'oie.
Au fond, le long du mur, un Christ à l'huile peint,
Se détache expirant sur sa croix de sapin.
L'avocat a parlé. Bien vite on délibère,
On condamne et l'on passe à la dernière affaire :
Accusé, levez-vous ! — Un vieux, horrible à voir,
Boiteux, la barbe inculte et le visage noir,

Avec un œil crevé pendant hors de l'orbite,
Se lève avec effort et lentement débite
Ses nom, prénoms, son âge, et puis calme, il attend
Qu'on l'interroge. — Eh bien! glapit le président,
Toujours sans domicile et toujours sans ouvrage!
Vous n'êtes pas honteux? Un homme de votre âge!
On vous a condamné déjà plus de vingt fois,
Mais vous vous moquez bien des juges et des lois,
N'est-ce pas?

— Mais, monsieur...

— Taisez-vous, la prudence
Vous commande, je crois, de garder le silence.
Ne vous défendez pas : Paresseux, vagabond!
Votre affaire est très simple et votre compte est bon.

— Je suis un vagabond, je veux bien, mais en somme,
Monsieur le président, je suis pas mauvais homme :
Je n'ai jamais tué, jamais volé, jamais.
Travailler! — Pardi, moi je le voudrais bien, mais
On me trouve trop vieux et puis je suis infirme
Et pas bon à grand'chose, allez, je vous l'affirme.
Quand je demande aux gens d'utiliser mes bras,
On me dit : Vous seriez plutôt un embarras.
D'un vieillard comme vous, que voulez-vous qu'on fasse?

Passez votre chemin, bonhomme..., et l'on me chasse.
Pour être sans travail on n'en a pas moins faim.
Il faut bien qu'on demande à ceux qu'en ont, du pain,
C'est donc bien criminel de mendier des croûtes,
Et de dormir la nuit dans les fossés des routes?
Je suis pas assassin et je suis pas voleur,
Monsieur le président, je suis... C'est le malheur
Je travaillais... avant... et ferme, allez!... mais dame,
Depuis que le bon Dieu m'a pris ma pauvre femme,
Cela m'a jeté bas et rendu bon à rien.
Mon garçon m'a d'abord pris chez eux... J'étais bien.
Je les aidais un peu, je lavais la boutique,
Je reportais le soir l'ouvrage à la pratique. —
Mon fils est rétameur. — Puis j'allais quelquefois
Promener les enfants : Chers petits! — Ils sont trois
L'aîné va sur douze ans, il ressemble à sa mère,
Mais c'est lui qu'aimait bien son pauvre vieux grand-père.
Les deux autres aussi. — Mais lui, le cher petit,
A-t-il pleuré, mon Dieu, lorsque je suis parti.
Parce qu'il a fallu qu'à la fin je m'en aille :
Je devenais infirme, et dam, quand on travaille
Et qu'on est déjà cinq, sans ce qui peut venir,
C'est dur d'avoir encore un vieux à soutenir.
Mon gars ne disait rien, mais ma belle-fille, elle

S'emportait chaque jour et me cherchait querelle,
Disant que je volais le pain que je mangeais
A mes petits-enfants et que je les grugeais.
Lorsqu'on est propre à rien, me disait-elle, on jeûne!
Ah! voyez-vous, les vieux, ça devrait mourir jeune.
Il fallait en finir! — On m'a donc dit : Va-t'en.
J'obéis, mais j'avais le cœur gros en partant.
Je cherchai du travail. Ce fut peine inutile.
On me dit non partout, aux champs comme à la ville.
C'est alors qu'un beau soir, au détour d'un chemin,
Pour la première fois, j'osai tendre la main.
J'ai senti là, combien pesante est la piécette
Que la main du passant avec mépris vous jette.
Je fus pris, et depuis, j'ai dû de la prison
Franchir vingt fois le seuil pour la même raison!
Je sais : Les lois sont là, mais les lois sont mal faites,
Et devraient respecter la blancheur de nos têtes.
Vous dites chaque jour à vos petits enfants,
Que l'on doit secourir ceux qu'accablent les ans,
Et ces mêmes enfants peuvent voir, à toute heure,
Des vieillards mendier au seuil de leur demeure.
Dans leurs grands yeux on lit qu'ils ne comprennent pas
Que personne ne vienne au secours de nos pas,
Et lorsque nous passons, ils disent à leur mère :

Maman, pourquoi qu'il est malheureux, le grand-père ?
Car cela rembrunit leur front pur et joyeux,
A ces anges du ciel, de voir pleurer des vieux,
Et les juges devraient, — vous soit dit sans offense,
— Protéger les vieillards par respect pour l'enfance ;
Se souvenir qu'ils sont au déclin de leurs jours,
Et loin de les punir venir à leur secours ;
Faire moins de prisons et faire plus d'asiles
Où les déshérités puissent mourir tranquilles.
Peut-être que je dis des choses sans raison,
Mais, ça fait tant de mal de mourir en prison !

Les graves magistrats, comme des sphinx de glace,
Sommeillent doucement. Le président, que lasse
Le discours du vieillard, élève enfin la voix,
Et dit : Le tribunal vous condamne à trois mois.
Puis heureux, satisfait de la besogne faite,
Le tribunal se lève et bat vite en retraite.
Et ces juges n'ont pas même baissé les yeux
Sous les regards du Christ accroché devant eux.

# LE CLAQUE

MONOLOGUE

*Dit par* M. Galipaux, *du théâtre du Palais-Royal.*

---

A mon ami François Despré.

Elle avait à peine quinze ans,
Et s'appelait, je crois, Thérèse.
Moi, je comptais dix-sept printemps,
Depuis le retour de la fraise.
Hors du filet, prenant l'essor,
Ses blonds cheveux jusqu'à ses hanches
Tombaient, déroulant leurs flots d'or
Le long de ses épaules blanches.
Ses yeux... ils étaient bleus, ses yeux,
Et leur nuance était si belle,
Qu'on eût dit qu'elle avait aux cieux
Volé l'azur de sa prunelle.

Son front du lis avait l'éclat,
Sa bouche était rose et riante,
Et jamais cou plus délicat
Ne berça tête plus charmante.
Une main longue, un pied petit,
Une taille souple, adorable,
Un bon petit cœur, de l'esprit,
Enfin, belle à tenter le diable!
Mais, moi, ce qui m'avait pincé,
Et presque fait perdre la tête,
C'est son nez, un nez retroussé,
Mais retroussé! — presque en trompette.
J'aime ces nez-là : c'est gentil,
C'est folichon, cela réveille
Un visage et donne au profil
Une élégance sans pareille.
C'est galbeux, c'est zinc. Le nez grec
A l'air de fendre en deux la tête;
C'est long, c'est aride, c'est sec,
C'est anguleux comme une arête.
Au-dessous de ce nez charmant,
S'ouvrait un écrin plein de perles,
Écrin d'où s'échappait un chant
Plus doux que le doux chant des merles.

Ah! grands dieux! pour pouvoir poser
Sur ces lèvres fraîches et roses
Un baiser, rien qu'un seul baiser,
Que j'aurais donc donné de choses!
J'aurais bien donné, voyez-vous,
Sans hésiter une seconde,
Sans marchander le moins du monde,
Oui, j'aurais bien donné... cent sous.
Mais, hélas! l'or dans cette vie
Ne fait pas toujours le bonheur,
Je dus donc, au fond de mon cœur
Celer mon amoureuse envie.
J'aurais voulu, seul, en secret,
Causer un instant avec elle;
Mais sa mère avait l'œil au guet
Et faisait bonne sentinelle.
C'est affreux de ne pas pouvoir
Dire à la belle que l'on aime :
Je t aime, m'aimes-tu toi-même?
Ne rien dire et ne rien savoir!
Et mon cœur, débordante amphore,
A cet amour s'abandonnait,
Et cet amour empoisonnait
Ma vie, à peine à son aurore.

Mourir! je veux... Non, ça fait mal,
Il faut vivre! c'est plus stoïque,
C'est plus grand, c'est plus héroïque.
Je souffrirai... Ça m'est égal.
Et mon âme désespérée
Luttait, luttait, lorsqu'un matin,
J'appris que madame Patin,
La mère de mon adorée,
Allait donner une soirée.
Un bal! O doux rêve! ô bonheur!
Je vais donc pouvoir sans contrainte
Près du sien décharger mon cœur
Et lui parler enfin sans crainte.
Ah! quand nous serons seuls tous deux,
Lorsque mes regards amoureux
Iront chercher dans son corsage...
Chut! n'en disons pas davantage.
Le fameux jour arrive enfin.
Je m'habillai dès le matin.
Tout était neuf : habit, manchettes,
Gants paille, claque de satin,
Pantalon, tout, jusqu'aux chaussettes.
A neuf heures, j'entrais au bal,
Parfumé des pieds à la tête.

J'étais beau! Beau? — Non, mais pas mal.
Pourtant l'air peut-être un peu bête.
En entrant, je cherche de l'œil
Ma Thérèse, ma bien-aimée;
Je l'aperçois sur un fauteuil,
Vive, souriante, animée.
Alors, tremblant, je viens m'asseoir
Auprès d'elle et j'ose lui dire :
— Vous êtes bien belle ce soir,
Thérèse. Elle esquisse un sourire!
— Dansons-nous cette mazurka?
— Impossible, elle est retenue.
— Alors, la prochaine polka?
— Monsieur, c'est chose convenue.
O délire! Ivresse! polker
Avec... Une frayeur mortelle
Me saisit : j'ai senti craquer
Quelque chose. C'est ma bretelle.
Je la quitte... pas ma bret... Non, —
Thérèse... — Je reviens, pardon,
Il faut que j'aille... je vais prendre
Un peu de punch. Veuillez m'attendre.
Je me sauve, hâtant le pas
Vers une retraite profonde

Où d'ordinaire on n'entre pas
Quand on sait qu'il y a du monde.
Là, je répare en un instant
Le désordre de ma toilette,
Je m'ajuste, je m'époussète,
Puis, je reviens, joyeux, content.
Thérèse m'attend, je m'élance!
— Pardon! pardon, suis-je en retard?
Lui dis-je, avec un doux regard.
— Mais non, monsieur, non, l'on commence.
— Ah! tant mieux alors, j'avais peur.
J'offre mon bras. Pour être à l'aise,
Je mets mon chapeau sur sa chaise...
O dieux!... je pâlis et Thérèse
Éclate de rire..... O fureur!
Jugez, messieurs, de ma déveine :
J'avais, au lieu de mon chapeau,
Pris le couvercle en bois d'ébène
Qui recouvrait...! J'étais en eau.
Le cœur plein d'angoisses mortelles,
Je m'esquivai, tant bien que mal.
Depuis, je ne vais plus au bal,
Et ne mets jamais de bretelles.

# PREMIER AMOUR!

Je l'aimais, comme on n'aime ici-bas qu'une fois!
Rien pour moi n'égalait sa noire chevelure;
Sa voix etait plus douce encore que la voix
De l'oiseau qu'on entend le soir dans la ramure.

Hélas! quand je m'égare au plus profond des bois,
Seul avec mes pensers, errant à l'aventure,
L'écho de cette voix, faible comme un murmure,
Le soir, à mon oreille arrive encor parfois.

Que reste-t-il de vous, ô mes jeunes années?
Des larmes... des regrets... et quelques fleurs fanées,
Qui, comme ses serments, n'ont vécu qu'un seul jour!

Renferme à tout jamais ton secret, ô mon âme!
Retourne dans la nuit, éteins-toi, chaste flamme!
Fuyez, chers souvenirs de mon premier amour!

# SUR LE BOULEVARD

POÉSIE

*Dite par* M. Amaury, *du théâtre de l'Odéon*

---

A M. François Coppée.

Le pauvre vieux vendait un joujou ridicule,
Un horrible pantin qui faisait la bascule.
C'est quatre sous! criait le vieux tout en marchant.
Mais la foule passait et laissait le marchand
Agiter ses pantins, dont la robe fanée
Prouvait qu'ils n'étaient pas nouveauté de l'année.
C'était pitié de voir ce vieillard chancelant
Solliciter, craintif, les regards du chaland.
Parfois quelques farceurs, — idiots, dont la race
Est chez nous plus qu'ailleurs florissante et vivace,
— S'arrêtaient près du vieux, et là, faisaient semblant
De vouloir acheter, tandis que lui, tremblant,
Expliquait aux messieurs le jeu simple et facile

D'un bonhomme de bois qui gigotait, docile.
Et les messieurs prenaient le joujou dans leurs doigts,
Le tournaient bêtement, en tous sens, plusieurs fois,
Non sans tenter un peu de casser la ficelle,
Ou bien de chiffonner l'étoffe et la dentelle.
Puis, sans rien acheter, ils partaient, satisfaits
Des dégâts qu'aux jouets du vieux ils avaient faits,
Et lui, les regardant s'éloigner sans rien dire,
Cherchait à deviner ce qui les faisait rire,
Et, ne comprenant pas, reprenait son chemin
Le long du boulevard, ses pantins dans la main.
Des bambins, par moments, le suivaient dans sa course ;
Pour mieux voir les joujoux, trop coûteux pour leur bourse,
Ils entouraient le vieux, s'attachaient à ses pas,
Et lui, leur souriait et ne les chassait pas.
Or, il se faisait tard. La foule fondait lente.
Quelques marchands encor criaient : Voyez la vente !
Derniers appels jetés aux derniers amateurs.
Dans les cafés déserts plus de consommateurs.
Sur le macadam gras, huit ou dix fiacres vides
Dévorant les passants de leurs deux yeux avides.
Dans l'ombre, un allumeur glissant rapide avec
Sa perche, et ne laissant, sur deux, brûler qu'un bec.
Minuit sonnait partout. Sur le seuil des boutiques,

Les commerçants disaient bonsoir à leurs pratiques.
Minuit! — Il faut rentrer ; c'est l'heure où les agents
Vont cesser de veiller sur le repos des gens
Et les badauds de plus en plus se faisaient rares.
Quelques rôdeurs cherchant à terre des cigares.
Au milieu du trottoir un pochard titubant.
Un peu plus loin, un autre, endormi sur un banc.
C'était tout. Et le vieux de sa voix chevrotante,
Criait toujours : Voyez, Messieurs, voyez la vente !
Il allait s'éloigner, quand deux jeunes époux
Vinrent à lui pour voir de plus près les joujoux.
Ils semblaient peu pressés, malgré l'heure tardive.
La femme examina les pantins, attentive,
Et dit : J'en veux prendre un, bébé sera content,
Cela l'amusera. Puis au bout d'un instant :
Combien? — C'est quatre sous. Timide, elle se penche
Et dit à son mari : Donne une pièce blanche.
Et le vieux reste là, muet, suivant des yeux
Le couple qui s'enfuit et disparaît joyeux.

Je m'étais, en voyant agir la jeune femme,
Senti bouleversé jusques au fond de l'âme,
Et tout ému, je vis, — comme dans un brouillard,
— Et sourire l'enfant, et pleurer le vieillard !

# LA NUIT TERRIBLE

MONOLOGUE

*Dit par* M. Galipaux, *du théâtre du Palais-Royal*

---

Honni soit qui mal y pense.

Prête-moi tes parfums, ô céleste ambroisie !
Apprends-moi tes secrets, ô chaste poésie !
Apprends-moi l'art divin de raconter en vers
Un tour que m'a joué le destin trop pervers !
Laisse-moi chevaucher sur ton dos, ô Pégase !
Toi, pudeur, prête-moi cette discrète gaze
Qui dérobe à nos yeux tant d'aimables attraits,
Et souffle-moi des mots... des mots faits tout exprès.

Bast !... Je vais de mon mieux vous narrer mon affaire :
Avant tout, vous saurez que je suis militaire,
Et de plus, capitaine. Or, l'an passé, mon corps
Était dans le midi de la France, à Cahors.

Nous avions manœuvré pendant une semaine,
Et nos braves soldats succombaient à la peine.
Nous étions sur les dents. Il fut donc décidé,
Par notre général, qu'il serait accordé
Aux hommes un congé de toute une journée.
Le lendemain matin, je faisais ma tournée
Dans la ville, sans trop savoir où diriger
Mes pas, lorsque soudain je me pris à songer
Que dans les environs, un ami de mon père
Possédait un château ; n'ayant pas mieux à faire,
Et tout joyeux, au fond, d'aller revoir des gens
Que je n'avais pas vus depuis au moins dix ans,
Je partis. Or, je fis à pied tout le voyage.
Le chemin était beau, pas trop long ; mon bagage
Léger ; et puis moi, j'aime à courir le matin
Les champs tout parfumés de verveine et de thym,
Et j'ai surtout toujours beaucoup aimé l'automne :
J'aime son ciel brumeux et presque monotone,
J'aime sa fraîche brise et ses gazons jaunis,
J'aime son soleil blanc, ses arbres dégarnis ;
Une feuille qui tombe, un oiselet qui chante
Dans son nid, tout cela me ravit et m'enchante.
Poète !... Pourquoi pas?... Que diable, les soldats
Ne peuvent pas toujours rêver gloire et combats !

Donc, tout en admirant à loisir la nature,
J'atteignis le château. De son architecture
Vous dirai-je le style?... Et voulez-vous savoir
Si c'était un castel ou bien un vieux manoir?
Non, n'est-ce pas?... Passons!... Moderne ou bien antique,
La chose importe peu. Bientôt un domestique
Ouvrait à deux battants la porte du salon
Et m'annonçait.
— Comment!... quoi!... Monsieur du Vallon!
Que c'est aimable à vous!... me dit la châtelaine.
— Mais on vous croyait mort, monsieur le capitaine!
Me dit le châtelain. — Dans le sac aux oublis,
Mon cher, vous nous aviez, je crois, enseveli.
— Oh! monsieur, croyez bien...
— C'est bon, l'on vous pardonne.
— Avant de m'accuser...
— Taisez-vous, je l'ordonne.
— Vous nous restez longtemps?
— Mais, hélas! seulement
Jusqu'à demain, madame.
— Oh! c'est trop peu, vraiment.
— Venez, me dit monsieur, venez, ô grand coupable,
Nous allons déjeuner, puis, en sortant de table,
Nous irons faire un tour, si cela vous sourit.

Allons.
A ce moment, une porte s'ouvrit,
Et je vis apparaître, au seuil, la plus gentille
Blonde qu'on puisse voir.
— Mon cher ami : ma fille.
– Mademoiselle Emma?
— Quoi, monsieur du Vallon,
Avec qui je jquais au cheval, au ballon,
Aux quilles, à la corde? Ah! que je suis heureuse!
Mais elle s'arrêta, rougissante et honteuse.
Sans doute elle sentait qu'elle allait un peu loin.
Moi, je restai muet, ravi d'être témoin
De son trouble charmant, mais, pour être sincère,
Tout aussi troublé qu'elle. Heureusement, sa mère,
Voyant notre embarras, de mon bras se saisit,
Et sans attendre plus, elle me conduisit
A la salle à manger. Tout d'abord, la cadence
De nos fourchettes, seule, anima le silence.
Puis bientôt l'on parla des heureux temps passés,
Et des vieux souvenirs un instant effacés.
On aime à réveiller parfois dans sa mémoire
Les jours qu'on a vécus. On refait son histoire...
Mais je vois que je vais me remettre à rêver...
Oh! pardon. Nous allons maintenant arriver

A notre dénoûment le plus vite possible.
Je saurai dominer mon âme trop sensible.
Je ne vous décrirai ni les grands arbres verts
Du parc, ni le dîner qui fut de vingt couverts.
Pourtant, dans l'intérêt même de mon histoire,
me faut vous parler, tout au moins pour mémoire
De certain cantaloup... dont moi, sieur du Vallon,
J'engloutis à peu près... cinq tranches. Le melon
Est mon péché mignon.........
A dix heures, Morphée
Répandait ses pavots sur ma tête coiffée
D'un superbe bonnet de coton. Mon sommeil
Était calme. Soudain, quel terrible réveil !
Une affreuse douleur torture mes entrailles.
J'ai vu bien des combats, j'ai vu bien des batailles,
Mais jamais... ! A quoi bon cette comparaison ?...
Vous avez, j'en suis sûr, compris... De sa prison
Le melon demandait à s'échapper...
Bien vite
Hors de mon lit je saute, et je me précipite
Vers certain meuble... Horreur ! le meuble était ouvert,
Mais vide, vide, hélas ! Alors je devins vert.
Je cherchai partout : rien. Enfin j'ouvris la porte;
Je tremblais, comme au vent tremble une feuille morte.

Le melon dans mes flancs se débattait toujours.
J'invoquais tous les dieux, mais les dieux restaient sourds?
Oh! l'horrible tourment, les effroyables luttes!
J'errai dans les couloirs pendant quelques minutes.
Tout le monde dormait... moi je ne dormais pas;
J'avais peur de mon ombre et du bruit de mes pas.
Et rien, rien, toujours rien! Les portes étaient closes.
J'étais fou. Je voyais passer d'étranges choses
Devant mes yeux. Le sang m'affluait au cerveau!
Je crus l'instant venu de descendre au tombeau.
Je rentrai dans ma chambre, et la lutte acharnée
Continuait toujours... quand sur la cheminée,
J'aperçus tout à coup, ô bonheur!... Bonheur?... non,
J'avais cru... mais c'était un vase du Japon.
Perdu!

(*Apercevant la fenêtre*)

Sauvé! Merci, mon Dieu! Je vais renaître.
Insensé! j'oubliais... j'oubliais la fenêtre!
J'y vole. Mes désirs sont encore déçus:
Une marquise en verre établie au-dessus
Du perron, était là, formant une barrière!
Non! non!... je ne crois pas qu'à son heure dernière
L'on souffre plus. Que faire?... Appeler?... Me couvrir
De ridicule?... oh! non... plutôt cent fois mourir!...

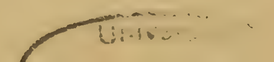
On eût entendu battre et mon cœur et mes tempes.
Je n'y tins plus. Prenant un grand album d'estampes
Qui traînait sur la table, affolé, j'arrachai
Les pages dont je fis un... sac... je me penchai...
C'est ici qu'il me faut tes parfums, ambroisie !
Et qu'il me faut parler ta langue, ô poésie !

Quand tout fut... consommé, je fermai le cornet,
Et j'attachai le tout avec du cordonnet ;
Puis je me recouchai. Bercé par un doux rêve,
Je dormis jusqu'à l'heure où le soleil se lève.
Le lendemain, je suis très doucement surpris
De voir déjà sur pied mes hôtes ; à tout prix
L'on veut m'accompagner, et j'ai beau me défendre,
Il me faut, malgré tout, aux vœux de tous me rendre ;
Je cède. Un domestique, au moment du départ,
Avait mis dans un coin mon bagage à l'écart.
Chacun prétend m'aider ; j'ai beau dire et beau faire,
On me prend tout : caban, jumelle, nécessaire ;
Mon sabre, seulement, m'est laissé. Nous partons.
Les oiseaux de leurs chants emplissent les buissons.
Le soleil resplendit ! Il vous monte à la tête
Mille parfums divers !

Tout à coup, je m'arrête,

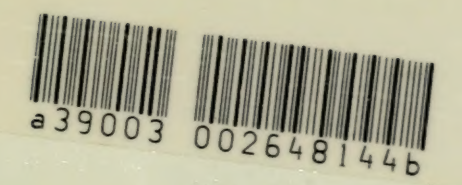
Stupide, ne pouvant croire... à ce que je vois...
Mademoiselle Emma portait au bout des doigts
Le paquet, que la veille..., et que cet imbécile
De valet... Aussitôt je veux... mais inutile !
Elle me dit : « Monsieur, ce n'est pas lourd du tout,
Et je veux, s'il vous plaît, le porter jusqu'au bout. »
Le père cause seul, car tandis qu'il bavarde
Sur ceci, sur cela, je ne vois, ne regarde
Q'une chose : le sac!... qu'au bout d'un de ses bras,
Balance Emma. Je suis mourant, mon embarras
S'accroît. Je veux tâcher de lui reprendre encore,
Mais elle se défend. Je conjure, j'implore !
Elle est sourde à ma voix, et me dit en riant,
Sans même voir ma gêne et mon trouble croissant :
— Enfin, il y a donc là dedans quelque chose?...
— Mais non, ce sont...
— Ce sont?
— Quelques feuilles de rose,
Qu'hier dans votre parc...
— Ah! monsieur est coquet,
Et met dans son linge...
— Oui... rendez-moi mon paquet,
Mademoiselle.
— Non.

— Oh! si, je vous en prie.
— Non, non.
— Eh bien! de force...
— Oh! je vous en défie.
— Mademoiselle Emma!
— Non, vous ne l'aurez pas.
Je me tais, mais j'enrage, et je me dis tout bas,
Comprenant cette fois que vainement j'insiste :
— Pourvu, mon Dieu, pourvu que le papier résiste!
Mais bientôt l'on s'arrête, et... l'objet... m'est rendu.
Je m'enfuis à grands pas, haletant, éperdu,
Et lorsqu'enfin j'ai mis une grande distance
Entre eux et moi, je prends le paquet et le lance
Dans un grand potager qui bordait le chemin.
De ce conte, en deux mots, je vous dirai la fin :
— Emma, depuis sept mois tout à l'heure, est ma femme.
Pour l'aimer, je n'ai pas assez d'une seule âme,
Je l'adore, et je crois qu'elle me le rend bien.
De ma triste aventure elle n'a jamais rien
Su. Je n'ai plus qu'à vous faire part d'une chose :
C'est que j'aurai bientôt un joli bébé rose.
Jusque-là, j'avais cru le proverbe menteur;
Vous le voyez : parfois, cela porte bonheur.



# TABLE DES MATIÈRES

Saint-Denis
J. DARDAILLON, IMPRIMEUR
*47, Boulevard de Châteaudun*


a39003 002648144b